This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

J. GEOFFREY ASPIN
LITTLE SUTTON
CHESHIRE, ENGLAND

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II. B. 1254

ANON

Soleinne 2041

Not in Barbier

Not in Gay

Includes a play.

Ex. libris MERCIER [illegible]

COMPIEGNE (17[illegible] - [illegible]

MES RÉCRÉATIONS,

OU

RECUEIL

DE DIVERSES PIECES CHOISIES.

Ex libris C.-A.-X. Mercier de Compiegne.
Commis de la Marine Paris. 1791.

A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS

Chez LANGLOIS fils, rue de la Harpe à la Couronne d'Or.

M. DCC. LXIII.

TAYLOR INST.
UNIVERSITY
15 MAY
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

SI j'écris une Préface, ce n'eſt point pour prier le Public de me pardonner mes fautes; puiſque je n'ai rien fait pour lui, il ne me doit point le tribut de ſa critique. Ce n'eſt point non plus pour demander grace au petit nombre de perſonnes auxquelles la lecture de cette rapſodie eſt réſervée; ce ſeroit priere perdue: car ſi l'on eſt bien ſouvent ami juſqu'à la bourſe excluſivement, on l'eſt encore plus ſouvent juſqu'à la critique, & peut-être y a-t-il, en ce dernier cas ſeulement, plus de bien que de mal. On ſçait aſſez que l'amour-propre a trop d'intérêt à publier la découverte d'une faute dans un Ouvrage d'eſprit, pour que l'Auteur ſe flatte que qui que ce ſoit s'en taiſe. La vanité ne met preſque pas de différence, quoiqu'il y en ait beaucoup entre trouver un défaut & le corriger; en ſorte que le moindre Critique regarde chaque preuve de ſa cenſure comme une leçon qu'il donne à l'Auteur pour parvenir à la perfection; & Dieu ſçait s'il a ſoin de rendre publique cette leçon. Je ne demande donc grace de mes fautes à qui que ce ſoit, & je ne l'attends de perſonne. Les uns écrivent par vanité, les autres par intérêt; & il eſt bien juſte qu'ils

travaillent de maniere à obtenir ce qu'ils veulent avoir ; mais moi qui n'écris que pour occuper mon loisir, je dirai avec un célebre Ecrivain de notre siécle :

> J'abandonne l'exactitude
> Aux gens qui riment par métier ;
> D'autres font des vers par étude,
> J'en fais pour me désennuyer.

Ainsi les louanges ne m'auroient pas plus flatté, si j'eusse pû y prétendre, que le mépris & la critique, que j'attends de pied ferme, ne m'offenseront. Si l'on me dit que tout Auteur qui se fait imprimer tend à la publicité, quoiqu'il proteste le contraire, je réponds que j'aurois peut-être mieux fait de ne jamais songer à donner mon manuscrit à un Imprimeur. Mais ne doit-il y avoir que les gens de Palais qui vivent des sottises d'autrui ? & d'ailleurs n'est-ce pas pour mes pareils que Boileau a dit ;

> Encore est-ce un miracle en ses vagues furies
> S'il ne fait imprimer ses fades rêveries ?

On voit bien que je ne me fais pas ici beaucoup de grace à moi-même ; cependant je suis persuadé que la critique ne sera pas embarrassée pour ajoûter à ce que je viens de dire. Je la laisse s'exercer.

MES RÉCRÉATIONS.

LES DEUX PERDRIX.

FABLE.

DANS la ſaiſon où la femelle eſt mere,
Une Perdrix, d'un naturel bavart,
Prenant un jour ſa compagne à l'écart,
Lui dit : Sçavez-vous bien, Commere,
Qu'au pied de ce vallon, près d'un petit rocher,
Mes ſoins ont ſçu cacher
Ma naiſſante famille ?
Là, tous les ſoirs mes deux fils & ma fille
Se rendent avec moi ſans craindre le chaſſeur
Non plus que l'oiſeleur.
Sur le ſecret de ma retraite
Si je vous dis ce qu'il en eſt,
Commere, au moins ſoyez diſcrete.

Ne craignez rien, je sçais comme on se tait,
Lui répond la compagne ;
Mais un jour celle-ci, trottant dans la campagne,
Se trouva prise au trébuchet.
Comment se sauver du filet ?
Dans un tel embarras, pour conserver sa vie,
Il lui sembla qu'un peu de perfidie
Etoit mal nécessaire. Adieu donc le secret.
Tant & si bien jase la camarade
Qu'à la fin elle persuade
A l'oiseleur de la lâcher,
A condition de lui dire
Où vont les Perdreaux se nicher
Lorsque le soleil se retire.
Elle lui dit, & gagne au pied.
Au plus depuis une heure
L'oiseleur avoit épié
Des jeunes Perdreaux la demeure ;
Qu'il en fait son butin.
Quelle tristesse & quel chagrin !
Quel désespoir ! quelle douleur amere
Pour leur inconsolable mere,
Victime autant de l'indiscrétion
Que de la trahison !
Ainsi dans son extravagance,
Souvent un parleur indiscret,
Pour l'avoir faite sans sujet,
Est dupe de sa confidence.

SUR le reproche injuste qu'un Ami faisoit à son Ami des instans qu'il déroboit à l'amitié pour les consacrer à l'Amour.

LE RAT DES CHAMPS ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

UN Rat d'assez sociable génie ;
Espérant trouver compagnie,
Près d'un étang venoit d'établir son logis.
A peine entré, quelqu'un lui donne avis
Que maintes Grenouilles courtoises ;
Du Marais très-bonnes Bourgeoises
Offriroient chaussure à son pié.
Une heure au plus il avoit épié,
Que de l'étang, par heureuse fortune,
Il en voit sortir une.
J'apprends que vous aimez, dit-il en l'abordant,
De la société serrer les nœuds honnêtes,
Sur même goût nos humeurs s'accordant,
De tous les jours nous en ferons des fêtes,
Si vous ne refusez les passer avec moi.
Refuser ! Hé, pourquoi ?
Messire Rat, à Dieu ne plaise,
J'accepte l'offre, & veux dès aujourd'hui
Que, pour nous sauver de l'ennui,
Côte à côte, à notre aise,

Nous allions promener.
Facile eſt bien de deviner
Que le Rat ne quitta la belle
Que lorſque l'on vit la chandelle
Briller dans le hameau voiſin.
Promeſſe pour le lendemain
D'auſſi longue entrevue;
L'aurore étoit à peine revenue
Que notre couple ſe rejoint;
Même plaiſir, même ardeur en tout point.
Cependant on touchoit à l'heure
Où le ſoleil eſt le plus chaud,
Lorſque la Grenouille d'un ſaut
S'élance dans l'étang. La commere y demeure
Juſques au lendemain.
Le Rat la revoit & ſe plaint
D'une ſi longue abſence;
Mais de la belle la préſence,
L'air doux, le ton familier
Lui fait tout oublier.
Mais ne voilà-t-il pas que notre Camarade,
A même heure qu'hier, fait pareille incartade;
Puis vers le Rat revient: ne faut vous étonner,
Lui dit, en l'abordant, l'animal aquatique;
Ce qu'ai fait eſt naturelle pratique,
Qu'il ne nous eſt permis d'abandonner;
C'eſt la loi de l'inſtinct; ſoit ſageſſe ou folie,
Il faut, vous le ſçaurez, que ſous elle tout plie;
Faut s'y ſoumettre, ou de force ou d'accord;
Contre elle l'amitié n'a de droit aſſez fort.

L'EAU BÉNITE.

CONTE.

REMETTANT tout entre les mains de Dieu,
Sire Perin venoit de dire adieu,
Adieu dernier à sa mourante femme;
Lorsqu'avisant par quel moyen son ame,
Inquiete pour l'avenir,
De cet évenement perdroit le souvenir.
Il fut trouver certaine Jouvencelle,
De son voisin compagne très-fidelle,
A l'œil fripon, & au corps bien dispos;
La voir & lui parler, la coucher sur le dos,
D'une minute fut l'ouvrage.
L'affaire alloit finir.... Mais quel tapage!
Qui frappe de la sorte? Un ami du grivois
Qui vit tout à travers la porte;
Lui dit: Maître Perin, ta femme est enfin morte.
Tout est prêt; j'ai mandé les chantres & la croix,
Et pour les recevoir, viens, accours au plus vîte.
Point de Perin; voyez cette engeance maudite,
Poursuit l'ami. Peste du pénaillon;
N'as-tu donc pas assez trempé le goupillon?
Quand jetteras-tu l'eau bénite?

LE PRINTEMS,

OU LE MARIAGE DES OISEAUX.

A MADAME ***.

L'HIVER fuit ; le Printems ranime la Nature ;
La neige dans les champs fait place à la verdure ;
Ici, dans mon jardin, je vois naître la fleur ;
Ce gazon, pour l'été, me promet sa fraîcheur ;
Ce tilleul, son couvert : plus loin, dans ces bocages,
J'apperçois l'arbrisseau se couvrir de feuillages,
Et l'oiseau, pour se perdre aux yeux de l'oiseleur,
Du chêne audacieux n'atteint plus la hauteur.
Des lenteurs de l'hiver l'aurore qui s'indigne,
Mene le Vigneron travailler à sa vigne.
Aussitôt levé qu'elle, on voit le Jardinier,
La serpette à la main, courir à ce premier,
Dont il coupe à propos l'inutile branchage.
Tout est en mouvement, tout s'échauffe à l'ouvrage,
Tout cherche à reproduire ; Amour ainsi le veut,
Il impose ses loix à tout ce qui se meut ;
L'insecte s'y soumet, l'oiseau, le quadrupede ;
Dans le monde, à l'amour, il n'est rien qui ne cede :
Le rossignol moins bien chanteroit dans nos bois,
Si l'amour, au printems, n'animoit point sa voix ;
Et toujours dans son trou * resteroit l'hirondelle,
Sans le cri de l'amour au printems qui l'appelle.

* Quelques Naturalistes ont pensé que les hirondelles ne passoient point dans les pays lointains, mais qu'elles se retiroient pendant l'hiver dans des trous de mur.

Sur le couple d'oiſeaux que ta main a nourris ;
A ce cris de l'amour, Philis, tu t'attendris :
Et ſecondant bientôt leur ardeur mutuelle,
Ta main place le mâle auprès de la femelle :
Je vois quel doux tranſport hâte leur union,
Je le vois près de toi : la tendre illuſion
Jette alors tous mes ſens dans une heureuſe yvreſſe.
Oui, Philis, leur ardeur eſt celle qui me preſſe.
Oui.... mais de tes oiſeaux nous aurons les deſirs,
Ma Philis, je le vois, ſans goûter leurs plaiſirs :
Cette loi de l'inſtinct par une autre eſt détruite,
Contre toi, contre moi, ta bouche me la cite.
Triſte loi de l'honneur, fantôme de devoir,
Ennemi de l'amour, tyran dont le pouvoir
Fait gémir à la fois & l'amant & l'amante ;
Gêneras-tu long-tems mon ame impatiente ?
Sentirons-nous long-tems le poids de tes rigueurs ?
Quand pourront, ma Philis, ah ! quand pourront nos cœurs,
Mépriſant, ou ſoumis à la loi politique,
Suivre les mouvemens que l'amour leur indique ?
Tout ne ſera qu'hiver, juſqu'aux heureux inſtans
Où du plaiſir pour nous naîtra le doux printems.

SENTIMENS

D'un cœur partagé entre l'amour & la raison.

DIALOGUE.

Assez loin du hameau, dans un lieu solitaire,
Des Amans agités la retraite ordinaire,
Silvanire & Daphnis, pour vuider leurs débats,
Sur la fin d'un beau jour arrêterent leurs pas;
Echo qui répéta leur plainte mutuelle,
En ces mots m'a rendu l'amoureuse querelle.

SILVANIRE.

Je vous ai dit cent fois, cher Daphnis, que mon cœur
Auroit pu de l'amour toujours être vainqueur;
Né fier, indifférent, sans craindre de foiblesse,
Il eût pû sans efforts écarter la tendresse:
J'ai connu l'hymenée, oui, mais trop jeune encor;
Sçais-je bien si mon cœur à ma voix fut d'accord?
Sous ce lien j'eus même une peine secrète;
Si-tôt qu'il fut rompu, je jurai par ma tête
Qu'on ne me verroit point en resserrer les nœuds;
Et tous mes jours depuis furent des jours heureux.
Aussi me reposant sur de si fortes armes,
Je vous vis m'approcher sans concevoir d'allarmes.
Je vis vos premiers soins sans en avoir d'effroi;
Si je vous retenois alors auprès de moi,
C'étoit par vanité; c'étoit pour qu'on pût dire
Qu'un Berger du village adoroit Silvanire.

Cependant par ces ſoins, par l'aſſiduité,
Mon cœur s'eſt vu trainer à la captivité.
J'ai perdu le repos, je ne ſuis plus la même;
Pour tout dire, en un mot, Silvanire vous aime.
L'aveu vous en eſt fait; mais ſans en abuſer,
Ne me demandez point, quand je dois refuſer.

DAPHNIS.

De quoi parlez-vous donc? à vous oüir, Bergere,
On diroit que Daphnis dangereux, téméraire,
A l'honneur, au devoir, nourrit un feu ſuſpect.
Cependant mon amour le céde à mon reſpect;
Vous ne l'ignorez pas : tout ce que je deſire,
C'eſt que mes yeux toujours contemplent Silvanire,
Que rien ne m'en éloigne : un jour paſſé ſans vous
Eſt un ſiécle d'ennui : mon cœur un peu jaloux,
Craint l'effet des attraits de la beauté qu'il aime;
Loin d'elle, il eſt ſaiſi d'inquiétude extrême.
Vous venez d'exciter cette allarme en mon cœur :
C'eſt de quoi je me plains.

SILVANIRE.

Daphnis, que notre ardeur
Ne ſoit jamais pour nous une ſource de peine :
Je renonce à l'amour qu'accompagne la gêne.
Ignorez-vous, d'ailleurs, que ſouvent par devoir,
Quoi qu'il en coûte, il faut renoncer à ſe voir?
Corine, exprès chez moi, s'envint d'un air honnête
Me dire qu'au village on donnoit une fête;
Mais qu'aucun jeu ſans moi ne pourroit l'amuſer.
Je lui dis que j'irois : pouvois-je refuſer

Sans manquer à Corine & ſans être incivile ?
Je dois trop à Corine, au village, à la ville ;
De ſon crédit par-tout j'ai reçu des ſecours ;
Et Corine, d'ailleurs, qui connoît nos amours,
De mon refus en eux auroit cru voir la cauſe ;
A de pareils ſoupçons faut-il que je m'expoſe ?
Pour vous y diſpoſer d'auſſi loin que je pu,
De l'abſence d'un jour vous fûtes prévenu.
Votre amour en conçut une injuſte colere ;
Je ne le cache point, elle a ſçu me déplaire ;
Il me faut des reſpects, de doux empreſſemens,
Et je hais la fureur & les emportemens :
Déja, s'il m'en ſouvient, j'eus ſoin de vous le dire.

DAPHNIS.

Quel pouvoir avez-vous, tranquille Silvanire,
Pour accorder ſi bien la raiſon & l'amour ?
N'aurai-je point auſſi ce ſecret à mon tour ?
Ne verrai-je jamais la ſageſſe ſévere
A tous mes mouvemens prêter ſon caractère,
Et mon cœur, au beſoin, changeant de ſentiment,
Tantôt me faire ami, tantôt me faire amant ?
Ah ! fuis l'amour, Daphnis, cherche un ami fidele,
Par la voix de Damon, cours, l'amitié t'appelle....
Bergere, je ne puis, hélas ! vous imiter,
Pour Corines, un jour, vous m'avez pû quitter ;
Mais pour moi je renonce au tréſor le plus rare,
S'il faut, pour l'obtenir, qu'un inſtant nous ſépare.
Aux leçons de l'amour je ſuis accoutumé ;
Pour tout autre que lui mon organe eſt fermé.

Vous pouvez loin de moi vous plaire, Silvanire;
Allez donc, c'eſt aſſez, allez, & moi j'expire.

SILVANIRE.

Vos diſcours, cher Daphnis, excitent la douleur;
Vous plaiſez-vous, cruel, à me percer le cœur?
En quel point mon amour le céde-t-il au vôtre?
Ils ſe ſont ſoutenus juſqu'ici l'un par l'autre.
Ah! que je plains l'amant inquiet, ſoupçonneux!
A ſe perdre lui-même il eſt ingénieux;
Ennemi du repos, l'objet le plus frivole
Le tourmente, l'abat, l'alarme, le déſole.
Séche tes pleurs, Daphnis, & compte ſur ma foi;
Silvanire t'adore, & n'adore que toi;
Mais il eſt pour mon ſexe une loi dangereuſe,
Qui pour le tien n'eſt pas autant impérieuſe;
Car ſouvent, en amour, une faute pour nous,
Eſt, ou bien peu s'en faut, une vertu pour vous.

DAPHNIS.

Bergere, à la raiſon, enfin, tu me rappelle,
Je n'ai plus maintenant que mon cœur de rébelle;
Mon eſprit convaincu, deſarmé, ſe ſoumet,
Il t'a bien entendu, je céde, c'en eſt fait.....
Quel des deux, de l'eſprit ou du cœur, dois-je croire?
Auquel des deux faut-il accorder la victoire?
Ce que l'un a reçu, par l'autre il eſt proſcrit;
Silvanire, accordons nos cœurs à notre eſprit.
Ce bienfait des Dieux ſeuls, Bergere, il faut l'attendre;
Dans leur Temple voiſin hâtons-nous de nous rendre.

Offrons-leur de l'encens, adressons-leur nos vœux;
Je n'attends rien de moi, mais j'espere tout d'eux.

---

*SUR l'amour de Mademoiselle...... pour M.....
à qui elle avoit donné la préférence
sur M. M......*

CHEZ les Mortels Vénus faisant sa ronde,
Y remarqua certaine blonde,
Qui lui parut faire un friand morceau.
Oh ! celle-ci, parbleu, sera des nôtres,
Seule elle en vaut, ma foi, bien d'autres,
Dit-elle, tout m'en semble bon & beau ;
Mais ayant de plus près approché la prunelle,
Ouais, qu'est ceci ? cœur à l'amour rebelle,
Où la Fierté fait son séjour
Avec l'Indifférence. En voilà d'un bon tour.
Holà, Mesdames, de ce gîte
Prenez congé, dit Vénus, au plus vîte,
Ou je vous jure par Cypris
Que nous aurons un beau charivaris.
Pourtant Indifférence, & Fierté la revêche,
Au lieu de déloger, s'enfoncent encor plus ;
Ce que voyant Dame Vénus,
Tout aussi-tôt elle dépêche,
Pour les chasser, maint délicat Amour,
Et des plus fluets de sa Cour,
Ne voulant pour si peu faire plus de dépense.
Lui de livrer l'assaut à Dame Indifférence,

De

De jouer de ſon mieux de l'arc & du brandon ;
Mais en vain d'autre part on tient tellement bon ,
Que la mignone s'en retourne à Cythère ,
N'ayant fait que de belle eau claire.
La Cythérée alors jugea
Qu'elle avoit compté ſans ſon hôte ;
Et pour donc réparer ſa faute ,
De batterie elle changea.
Elle revoit ſes anciennes milices
D'Amours , accoutumés à de forts exercices ;
A ſes yeux il s'en préſente un
Qui lui parut n'être pas du commun ,
Sa taille , ſa démarche & ſa voix ferme & mâle ,
Tout annonce chez lui la vigueur martiale.
Ses membres ſont nerveux , charnus & rebondis ,
Ferme reins & poitrine large ,
Bon rable , épaule à grande marge ,
Tein frais & d'un beau coloris :
En un mot , des Amours c'étoit le brave Alcide.
Vénus en le voyant jette un ris homicide ,
Et faiſant de joie un grand ſaut ,
Voilà , dit-elle , à point ce qu'il me faut.
Vers l'ennemi notre Hercule s'avance ;
La terreur par-tout le devance ;
La charge ſonne & l'on en vient aux mains ,
C'eſt en Dieux qu'on ſe bat , non en foibles humains.
La Fierté , que ſoûtient le bras d'Indifférence ,
A notre Amour fait bonne réſiſtance ;
Et d'une & d'autre part grand fracas & grand train ,
Pour quelque tems le ſort eſt incertain ;

Mais à la fin il se décide
Pour notre brave Alcide.
Dame Fierté vous baisse pavillon,
Et dit à sa sœur : Ce champion
Nous en donnera sur la crête,
Si plus long-tems nous faisons tête ;
Cédons-lui la place au plus vîte.
Si-tôt dit, on décampe, & notre amour au gîte
Entre victorieux :
Jeunes cœurs, redoutez ces Amans vigoureux.

ELOGE DE MADEMOISELLE ***.

QUE vois-je ! quels attraits viennent frapper mes yeux !
Qu'entends-je, quels accens, quels sons mélodieux !
Est-ce Diane instruite en l'art de Terpsichore ?
C'est plus que cette Muse & que Diane encore.
C'est l'astre de Cythère & du docte Valton,
L'émule de Vénus, l'émule d'Apollon ;
C'est Et..... en un mot, la gloire de notre âge,
De dons & de talens admirable assemblage.

Fille de l'Harmonie & du Dieu des Amours,
Par quels enchantemens, par quels heureux détours,
De nos cœurs attendris vous rendez-vous maîtresse ?
Que j'aime à me plonger dans cette douce ivresse
Qui retient près de vous tous nos sens enchaînés !
Ne reviendront-ils plus ces momens fortunés,

Qui près de vous m'ont fait admirer des prodiges,
Qu'au lieu de vérité, je pris pour des prestiges,
Tant j'eus peine d'abord à me persuader
Que les Dieux aux Mortels voulussent le céder ?

A MADAME ***.

Contre les Médisans.

POUR certain goût il est un certain âge ;
Cette remarque est faite par le Sage.
L'âge viril travaille à s'avancer ;
Pour la vieillesse, elle veut amasser ;
Dans la jeunesse une amoureuse flâme ;
C'est ce qu'il faut. Qui voudra donc, nous blâme.
Quelle loi dit qu'au goût de nos censeurs,
Nous ayons soin d'assujettir nos mœurs,
Et que craignant leurs injustes querelles,
A leurs penchans nos cœurs soient plus rébelles?
Ils te diront, sans nul autre examen,
Qu'il faut serrer la chaîne de l'hymen
Pour étouffer la voix trop dangereuse
De la chronique, à leur sens, scandaleuse ;
Et jusques-là qu'il faut prendre sur toi,
A prix d'honneur, de vivre loin de moi ;
Cet avis-là leur paroît salutaire.
Soit ; mais l'amour ne s'en arrange guere :
D'une entrevue il naît dans notre cœur,
Il croît, s'enflamme & prend de la vigueur.

Si les Amans, d'heureuse intelligence,
Par-dessus tout chérissent leur présence,
Font de se voir le plus grand de leurs biens;
Passent leurs jours en de doux entretiens,
Où pour refrein, dicté par l'Amour même,
Ils font redire aux échos, je vous aime;
Mais du Destin, si le fatal courroux,
Vient à trancher un commerce si doux,
Si du séjour de l'amante éplorée,
Au triste amant en interdit l'entrée;
S'il faut enfin, sans délai, se quitter,
Sur leurs sermens, doivent-ils bien compter?
Ils ont juré que, tendres & fideles,
Ils brûleroient de flâmes éternelles;
A les oüir, les glaces du tombeau
De leur amour n'éteindroient le flambeau;
Le croire ainsi, c'est se tromper soi-même;
L'on sent assez que rarement on s'aime,
Long-tems après que l'on ne s'est point vu,
Quelques instans, rappellant sa vertu,
Le cœur soutient les efforts de l'absence;
Mais à la fin, faute de subsistance,
Il sent bientôt son amour s'affoiblir,
De jour en jour ses forces s'amollir,
Diminuer, & languir & s'éteindre,
Un tel malheur pour nous seroit à craindre;
Si des Censeurs nous suivions les leçons,
Tous leurs discours sont de vaines chansons;
Le plus sage est de s'en moquer, d'en rire;
Qu'importe à nous ce que dit la satyre,

Si nos desirs que le devoir soumet,
N'excedent point ce que l'honneur permet;
Notre innocence aisément nous rassure
Contre les traits de l'infâme imposture;
De nos instans sachons tirer profit
Suivons l'honneur, aimons-nous, il suffit.

ACROSTICHE A MAD. * * *

JE veux, a dit naguère Amour à son Greffier,
A Paphos qu'il soit fait rôle de mes sujettes;
Viennent à cet effet tous Amans notifier,
Où t'écrivent les noms, surnoms de leurs brunettes,
Tout est fait, Dieu d'Amour, en ces lignes complettes,
Tout déchiffreur peut voir, sans s'agiter l'esprit,
En traits distincts, le nom de mon Amante écrit.

A MADAME * * *

En lui envoyant l'Héroïde d'Héloïse à Abailard. Par M. Col.

ABAILARD, tu n'es pas seul Amant malheureux;
La rigueur de Philis rend mon mal si fâcheux,
Qu'entre nous nullement le destin ne differe:
Car d'un bien que tu perds, moi je ne sçais que faire.

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER.

CONTE.

APRÈS trois mois de perſécution,
N'en pouvant plus pour trop de réſiſtance,
Glicere à ſon Amant céde enfin jouiſſance
D'amoureuſe poſſeſſion ;
Mais le pire de l'aventure
Fut qu'on ne prit pas aſſez de meſure
Pour que bon grain ne portât fruit.
Même le tout ne fut ſi bien conduit,
Que Liſe, ſœur de Glicere,
N'eut force ſoupçon du myſtère.
C'eût été mal de ne point avouer
A la ſœur, mieux valoit l'amadouer :
C'eſt ce qu'on fit. Serment d'être diſcrette,
De ne parler du cas non plus qu'une muette.
Mais quel ſerment ! qu'il étoit payé cher !
Si-tôt que les deux ſœurs venoient à ſe fâcher,
Fût-ce ſur un chiffon, ſur la moindre vétille,
Ordinaire ſujet de querelle de fille,
La traître Liſe, au mépris de ſa foi,
Pour obtenir auſſi-tôt gain de cauſe,
Diſoit à ſa ſœur : cede-moi,
Si tu ne veux que ſur l'heure je cauſe.
Force étoit bien de filer doux,
Mais non ſans un ſecret courroux ;

Où Glicere de ſon offenſe
Voyoit toute la pénitence,
Et dont Liſe, plus d'une fois,
D'un ris malin rioit en tapinois.
Mais l'Amour, pour venger Glicere;
Fait ſi bien qu'à ſon tour Liſe auſſi devient mere;
Et que l'Hymen unit Glicere à ſon Amant
Plus de ſix mois avant l'enfantement,
Puis, zeſte, la voilà ſauvée.
Liſe, au contraire, en pauvre réprouvée,
Contre ſon traître Amant clabaude & le maudit.
Lors pour la conſoler, Glicere
En hochant la tête lui dit:
Rira bien de nous deux qui rira la derniere.

EXHORTATION INDISCRETE.

Aminte, ſoit-diſant pucelle,
Et portant dévote cervelle
A Babet, près d'entrer dans le lit nuptial,
Sur le devoir d'Hymen fait un diſcours moral.
Sur-tout gardez, ma fille, lui dit-elle,
De ne brûler que de flamme charnelle.
Suivez les mouvemens d'un innocent deſir;
Mais n'allez point exprès, abuſant du plaiſir,
Rendre ſans fruit un fonds que Nature féconde
Fit pour multiplier le monde.
Ce qu'elle en dit, c'eſt par religion;
Ainſi ſoit, je ne dis pas non;

Mais auſſi, qu'Aminte me diſe;
Dans quel recueil d'oraiſons de l'Egliſe,
Dans quel nouveau Rituel,
Eucologe ou Miſſel,
En un mot, dans quel Pſeaume ou dans quel ſaint Cantique
A-t-elle donc pris leçons de ſemblable rubrique ?

LA PRUDE AU BAIN.

ENTRE Corine & Cidaliſe,
Un jour d'été, la prude Liſe,
De pied-en-cap, le corps empaqueté,
Au bain rafraîchiſſoit ſa modeſte beauté;
Soudain Cidaliſe & Corine,
Cachant moins l'humeur libertine,
Entrerent, dit-on, en débats
Au ſujet des ſecrets appas;
En champs clos, chacune à la vue,
Si-tôt étalant gorge nue,
Vante un tetton plus rebondi,
Une feſſe plus ferme, une plus leſte hanche,
Une jambe mieux faite, une cuiſſe plus blanche,
Un cuir plus doux & plus poli.
Quelle honte! quelle indécence!
Meſdames, ſupprimez un peu,
Crioit Liſe, cette licence;
Eh! quoi, vous faites-vous un jeu
D'inſulter à mon innocence?

Lors

Lors un curieux égrillard
(Qui fut jadis Amant de Liſe)
Leur gliſſant ſa voix par un trou :
Couple orgueilleux autant que fou,
Si Liſe, comme vous, mettoit en étalage
Les appas qu'elle eut en partage,
De honte où fuiriez-vous? J'en parle tout au mieux;
Pour en faire le parallele,
J'ai le témoignage fidele
Des mains, de la bouche & des yeux.

LEÇON AU BEAU SEXE.

QUELLE inconſtance & quel caprice!
D'où peut naître un tel changement,
Diſoit Glicere, encor novice,
A Damon ſon volage Amant?
Tu me fuis, tu m'évite, ah! traitre,
A peine me remarques-tu!
Ce fut peu pour toi d'être maître
D'un cœur formé pour la vertu;
Impatient de l'ardeur qui t'anime,
Dans le tranſport d'un déſir effréné,
A ſes regards, voilant le crime,
Tu triomphas du devoir conſterné; . . .
Eſt-ce ainſi qu'on nous traite
Quoi! ces plaiſirs qu'offre notre défaite,
Ces gages de l'amour dont ils vantent le prix,
De tes pareils auſſi répondent des mépris!

TAYLOR INST.

C'est notre sort... Hé bien, soit, dans mon ame
N'épanche plus ton amoureuse flâme ;
Mais au moins, par pitié,
Que les nœuds de l'amour servent à l'amitié :
Plutôt que ta présence à mes yeux soit ravie,
Qu'elle soit, j'y consens, la chaîne qui nous lie.
A tous ces longs propos
Damon, sans s'émouvoir, lui répond en deux mots ;
Vous pouvez à ce prix, Glicere, être contente :
Voulez-vous voir mon cœur près de vous affermi ?
Aux charmes d'une Amante
Unissez seulement les vertus d'un Ami.

EPITAPHE DU SERIN DE MAD***.

A Elle-même.

PASSANT, sous cette verte motte
L'Amour a creusé le tombeau
Où gît l'ombre du tendre oiseau
De l'inconsolable Javotte.
Il enchantoit par plus d'appas ;
On l'aima plus pendant sa vie,
Et nous donnons à son trépas
Plus de soupirs & plus d'hélas,
Que n'en eut l'oiseau de Lesbie
Sçache néanmoins que ces vers
Ne sont mis ici pour t'apprendre
Du destin le fatal revers,

Qu'afin que ta pitié tendre
S'empresse d'essuyer des pleurs
Que pour de moins tristes malheurs
Sans foiblesse on pourroit répandre.

A MADAME***.

En lui envoyant une Plume qu'elle m'avoit demandée.

LORSQUE brûlant d'amour pour la jeune Léda,
Le Dieu qui lance le tonnerre
Du céleste Manoir descendit sur la Terre,
Et qu'en beau Cygne il se changea;
Encor qu'il fût aimé si-tôt qu'il se montra,
Il lui fallut livrer une amoureuse guerre;
Avant que d'être heureux, faut en passer par-là.
Belles, chez vous cet usage est ancien,
Même au Dieu de Cythère
Vous ne feriez, je crois, grace de rien.
Or donc, dans la chaleur des amoureux débats
D'entre Jupiter & la belle,
Pour trop agiter l'aile
Mainte plume est à bas;
Elle ne fût sacrifiée
A tout venant, en dépôt précieux,
Elle fut conservée au Cabinet des Dieux;
Mais pour vous la remettre, ils me l'ont confiée;
Qu'en pouvoient-ils faire de mieux?

A MADAME***.

Sur son retour à Paris le jour de sa Fête.

JOYEUSE troupe de Cythère,
Plaisirs, Amour, Graces & Ris,
Il m'en souvient, on eut beau faire,
Quand on en vit sortir Iris,
Adieu dites-vous à Paris.
Mais puisqu'Iris nous est rendue,
Mais puisqu'Iris est revenue,
Revenez, Jeux, Graces, Amour,
Volez célébrer son retour.....
Que dis-je? auprès de cette Belle,
Amour, vous êtes trop fidele
Pour ne m'avoir point prévenu.
Tu nous la rends, Amour, quel jour nous la rends-tu!
C'est le plus beau des jours éclairés par l'aurore;
C'est le jour où triomphe Flore.
Jour charmant, jour que je chéris;
O jour de la fête d'Iris,
Sois célébré par mes transports de joie.
Le trésor du Printems sous mes pas se déploie;
Les fleurs n'eurent jamais un si beau coloris.
Fleurs, passez de mes doigts sur la tête d'Iris,
Vous aurez sur son front encor bien plus de grace;
S'il vous en faut, prenez de l'éclat sur son tein.
Que votre sort est doux! fleurs, Iris sur son sein
Veut bien aussi vous donner une place.

De ce qui reſte, Amour, formons des lacs de fleur;
Et qu'Iris à l'inſtant ici ſoit enchaînée
Pour y fixer nôtre bonheur
En y fixant ſa deſtinée.

RONDEAU.

CONTRE l'Hymen ſi je déclame,
Si je peſte, ſi je réclame
Le célibat; qu'en dites-vous?
Ai-je grand tort? Parlez, Epoux.
Non certes, d'aiſe il ne me pâme,
Du malheur il m'ourdit la trame
Nous dit l'Epoux, autant la Dame;
Ainſi que vous, nous crions tous
Contre l'Hymen.

Retiens ce mot, & que ta flamme
D'Iris ne faſſe point ta femme,
Tes plaiſirs en ſeroient moins doux;
Fuis les chagrins, fuis les dégoûts,
Ils doivent prévenir ton ame
Contre l'Hymen.

PLACET A MADAME***.

Pour la prier de me remettre un Cahier de Vers.

UN homme, moins grand que petit,
Quoiqu'il n'ait l'épaule boſſue,
Non plus que la jambe tortue,
Encor que de bon appétit,
Ayant pourtant maigre corſage,
Qui n'a ni beau, ni lait viſage.
C'eſt bien aſſez en avoir dit,
Pour que ſçachiez ſans verbiage
Qu'au vrai c'eſt de moi qu'il s'agit.
Moi qui vous fais cette ſupplique
Toute ſimple & ſans rhétorique,
Expoſitive à la grandeur
De votre très-digne perſonne,
Qu'un jour étant de bonne humeur,
Et même tant ſoit peu bouffonne,
Advint que votre blanche main,
Cherchant à me faire un larcin,
Sans que j'en ſentiſſe l'approche,
Tout net ſe gliſſa dans ma poche,
Puis doucement me déroba
Feuilles où ſont par-ci, par-là,
Mainte ennuyeuſe rêverie,
Vers mauvais, tels que je les fais.

De les revoir si j'ai l'envie,
Si pour cela je fais les frais
De la demande que voici,
Non, ce n'est point, mort de ma vie;
Qu'à celui-là, qu'à celui-ci,
Je veuille en faire la lecture,
Ou les étaler en brochure:
Car maint brocard leur seroit *hoc*;
Ils sont tous nés de tel estoc
Qu'il n'est Sibylle grossiere,
Egyptienne, Avanturiere,
Qui pût en vêtir son jargon.
Sçachez que mon dessein n'est donc
Que d'en voir purger vos tablettes;
Trop sçavantes & trop honnêtes,
Pour renfermer un tel fretin.
Et puis ce seroit un beau train;
Que de haut-le-corps, de grimace;
Si quelqu'habitant du Parnasse,
Sur vos Cahiers en portant l'oeil,
Y rencontroit mon beau Recueil!
Il voleroit à l'hypocrene
S'en mettre un pied dessus les yeux;
Crainte qu'un air contagieux
N'ait par malheur gagné sa veine.
Il ne faut chez les beaux esprits,
Pour vous perdre, que mes écrits
Trouvés, (gardez-en la pensée,)
Chez vous sur la chaise percée.

D'ailleurs avec mon Epicier,
Qui ſçut le tout apprécier,
Je ſuis convenu d'une ſomme;
Et lui livrer, je ne ſçais comme,
La marchandiſe pour l'argent.
Chez lui le poivre & la muſcade,
Le Gingembre & la Caſſonade
Reſtent faute de vêtement.
Sur ces innocentes victimes
Jettez un regard de faveur,
Comptant ſur vos bontés ſublimes
Et ſur le ſoin de votre honneur,
Qui ne permet pas qu'un libelle,
Fait pour habiller la canelle,
Chez vous prenne un air de hauteur.
Nous en eſpérons la remiſe,
Et nos vœux, à mainte repriſe,
Portés au Ciel avec ferveur,
Obtiendront pour votre grandeur
Longs jours, Madame, où tout vous duiſe.

A MADAME***

POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

JE ſçais qu'il n'eſt ſi chétif écrivain,
Pour peu qu'il ſoit honnête,
Qui ne tâche à ſe mettre en train
Pour quelque Dame en ſon beau jour de Fête.
L'un va tirer de ſon cornet
Quelque Madrigal ou Sonnet ;
L'autre fait marcher en cadence
Quelqu'Ode ou quelque Stance.
Oui, mais notez qu'à ces Meſſieurs,
Pour des ſujets tels que les leurs,
Il ſuffit d'une ou d'autre piéce.
Tandis que pour chanter une Manon,
Que je connois d'une nouvelle eſpece,
Il faudroit être un Apollon,
Et forger plus de Vers que n'en a fait Vol....
Je ne puis donc qu'admirer & me taire.

TAYLOR INST. OXFORD

*Sur l'amour de Mad*** pour M*** lorsque son cœur étoit prévenu pour Mad***.*

PHILIS d'appas tient amples magasins;
En donnât-elle aux amis, aux voisins,
Point ne verriez diminuer la dose.
Bouche petite, œil vif & tein de rose,
Gorge d'albâtre & taille faite au tour,
Bras délicats, & tournés par l'Amour,
Pieds tout mignons, jambes bien déliées;
De haut en bas graces multipliées;
A moi, Magot, faut-il plus que ceci!
Oui, plus encor. Plus! hé bien, le voici:
Cette Philis, si vantée, elle m'aime,
Amour perdu. J'en ai douleur extrême;
Excusez-moi, je connois tout mon tort,
Je m'en repens. Philis, j'en suis d'accord,
Telles que vous ne se trouvent par botte!
Vous méritez de l'amour. . . . . Mais J. . . . .

A MONSIEUR***.

En lui renvoyant son Plaidoyer dans une Cause de parade.

DE l'éloquence du Bareau,
Pour peu que la palme vous flatte;
Si vous voulez qu'en suffrage nouveau
Pour vous un Auditoire éclate;
Si vous avez la noble ambition
A vos Concitoyens de devenir utile,
Il est, à mon avis, un moyen bien facile;
Pour la réalité changez la fiction.

INDIFFÉRENCE.

COUPLET A MADAME***.

Air *du Menuet d'Exaudet.*

DIEU d'Amour,
Quel détour
Veux-tu prendre?
Je me ris de tes projets
Tu sçais que de tes traits
J'ai toujours pu me défendre.

Nul Amant,
Franchement,
Ne m'engage,
Dans mon cœur, né pour la paix ;
Aucun ne fit jamais
Ravage.
Fuyons un dur esclavage,
Il nous faut dans le bel âge
Enflammer,
Sans aimer ;
La Bergere
Qui sçait plaire
Doit toujours en rester-là ;
Belles, pour nous voilà
L'affaire.
Le surplus
Superflus,
Ne tracasse
Qu'un cœur foible & sans fierté,
Qui d'amour n'a dompté
L'audace.

EPITHALAME

A L'OCCASION DU MARIAGE DE M***.

Couplets chantés par une des deux Demoiselles sœurs du Marié.

Air : Lubin aime sa Bergere.

D'Annette & Lubin, Comédie Italienne.

AIMER, est-ce une folie ?
L'un dit oui, l'autre dit non.
Hymen, sois de la partie
Et le dernier a raison.
Viens jouir de ta conquête,
Hymen, fixe ici tes pas.
Ah ! quelle heureuse Fête !
Quel cœur n'en seroit pas !

DE nos Epoux venez prendre
Des leçons à votre tour.
Annette est-elle aussi tendre ?
Lubin, as-tu tant d'amour ?
Moins de plaisir vous arrête
Dans vos amoureux ébats.
Ah ! quelle heureuse Fête !
Quel cœur n'en seroit pas !

Chers Amans que je contemple ;
Qu'on applaudit à l'envi ;
De nous un jour votre exemple
Pourroit bien être ſuivi.
D'un innocent tête-à-tête
Notre cœur fait toujours cas.
Ah ! d'une telle Fête
Qui pourroit n'être pas !

COUPLET A MAD***.

A L'OCCASION DE L'ÉLOGE DE MAD. LET......

Air *de Jocende.*

Iris a des dons, des appas,
Et j'oſai le lui dire ;
Mais tout cela ne vous vaut pas,
Mon aimable Thémire ;
Car chez vous un don ſupérieur
Fait que je vous préfere :
Celui que je tiens le meilleur,
C'eſt l'heureux don de plaire.

AUTRE A MADAME***.

Qui aimoit à s'entendre appeller CATAUT.

Pour le Jour de sa Fête.

Même Air.

CATAUT, cette fleur que ma main
Place sur votre tête,
Nous dit que Novembre à sa fin
Ramene votre Fête.
De cet heureux mois le retour
Secondant notre zèle,
Pour renouveller notre amour
Près de vous nous rappelle.

COUPLETS A LA MÊME,

Pour le jour de sa Fête.

Air : Où s'en vont ces gais Bergers, &c.

AMIS, courons au plutôt
Sans que rien nous arrête ;
De la joyeuse Cataut
Courons chanter la Fête.
C'est Cataut aujourd'hui qu'il nous faut ;
Nous n'avons qu'elle en tête.

Chez Cataut jamais d'humeur
Fâcheuſe ni ſauvage,
Le ſombre ennui dans ſon cœur
Jamais ne fit ravage.
Jeux, plaiſirs & ton plein de douceur,
Ce fut-là ſon partage.

De la joie on dit qu'il faut
Uſer avec ménage;
Abus : prens le ton moins haut,
Et viens ici, faux Sage,
Apprendre auprès de notre Cataut
Comme on rit à tout âge.

IMPATIENCE DE LA BERGERE DANS L'ATTENTE DU BERGER.

*COUPLET A MAD***.*

Air : Tout me dit que Lindor eſt charmant.

Tiré du Maître en Droit, Opéra Comique.

Loin de Daphnis quelle ſombre humeur,
Quel chagrin dévore mon cœur !
Ah ! c'eſt trop t'attendre,
Viens donc, doux vainqueur !

Echo,

Echo, Silvains, Nimphes de ces bois,
De vos cris fecondez ma voix,
S'il ne peut m'entendre;
Mais il vient, le voici, je le vois.
Hélas! non, je m'abuſe;
L'illuſion m'amuſe,
Il rit de mon tourment;
A mon empreſſement
Daphnis ſe refuſe.
Eh! qui le retient?
Sont-ce des liens
Autres que les miens?
Je ne le crains point,
L'Amour nous rejoint;
Viens, déjà mon cœur t'excuſe.

Loin de Daphnis quelle ſombre humeur,
Quel chagrin dévore mon cœur!
Ah! c'eſt trop t'attendre,
Viens donc, doux vainqueur!
Echo, Silvains, Nimphes de ces bois,
De vos cris ſecondez ma voix,
S'il ne peut m'entendre;
Mais il vient, le voici, je le vois.

EPITHALAME
Tirée des Amours de Baſtien , &c.

Air : *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

AH ! lorſqu'il s'agit de chanter
Notre fortuné couple,
Je ne me fais point répéter,
Ma voix eſt toujours ſouple ;
Ma Muſe à ce ſujet dira,
Me dictera
Ce qu'on voudra, la, la ;
Ho ! ho ! ho ! ho !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Faut pas êt' grand ſorcier pour ça, la, la ;
Ho ! ho ! ho ! ho !
Ah ! ah ! ah ! ah !
Faut pas êt' grand ſorcier pour ça.

QUAND l'Hymen avec Cupidon
Ceſſe d'être en querelle,
Quand Vénus leur promet le don
D'une paix éternelle,
Facilement devinons-nous,
Qu'pour nos époux
S'ils ſont cela, la, la,
Ho ! ho ! ho ! ho !
Ah ! ah ! &c.

QU'AUGURER de cette union
Faite au gré de Cythère ?
Que jamais la division
N'aura rien qui l'altère ;
Que les deux Epoux s'aimeront
Tant qu'ils vivront ;
Et par de-là, la, la,
Ho ! ho ! ho ! ho !
Ah ! ah ! &c.

AMANS, de vos chastes amours
N'éteignez point la flamme ;
Leurs plaisirs pris dans vos beaux jours
Réjouiront votre ame ;
Nous voyons qu'vous vous flatterez ;
Caresserez
De-ci, de-là, la, la ;
Ho ! ho ! ho ! ho !
Ah ! ah ! &c.

AVEC notre printems s'enfuit
L'amoureuse prouësse,
Tout s'attriste, tiédit, languit
Auprès de la vieillesse
La raison, c'est qu'alors Vénus
Ne nous voit plus
Qu'par-ci, par-là, la, la ;
Ho ! ho ! ho ! ho !
Ah ! ah ! &c.

COUPLET.

Air : *Non, non, Colette, &c.*

NON, non, févere Philofophie
Tu ne flattes point mon cœur;
Aimer eft le bonheur de ma vie,
Sans amour tout eft langueur.
Le jeune Berger Titire
Eft épris pour moi d'amour,
Depuis qu'il me l'a fçu dire,
Que je paffe d'heureux jours!

Non, non, févere Philofophie, &c.

AUTRE.

Air : *De la Fanfare de Saint Cloud.*

LE jour auprès de la Brune
Que l'Amour a fait pour moi,
Nul fouci ne m'importune,
Je fuis plus heureux qu'un Roi;
Mais la nuit fur fa couchette,
Tout confumé de defirs,
Croiroit-on que la Follette
Me garde moins de plaifirs?

AUTRE.

*A Madame *** pour lui demander des Couplets qu'elle avoit faits.*

Air : *Du haut en bas.*

DE vos Couplets ;
Le tour me plaît à la folie,
De vos Couplets,
Qu'ils ſont jolis, qu'ils ſont bien faits !
Sentiment, eſprit & génie,
Iris, donnez-moi donc copie
De vos couplets.

COUPLETS A MAD***.

Air : *De la bonne Aventure.*

J...... s'en va toujours
Diſant qu'elle m'aime ;
D'abord j'ai cru ſes diſcours
Comme un Nicodême ;
Moins ſot à préſent, je voi
Que j'étois dupe, ma foi ;
La bonne aventure, au gué,
La bonne aventure !

Pris de moi doucereux ton ;
Doucereuſe mine ;

Mais ce n'eſt-là que le ſon ;
Pour qui la farine ?
Elle eſt pour d'autres, je croi,
Et jamais ne fut pour moi ;
La triſte aventure, au gué,
La triſte aventure !

Tourterelle eſt le tendron
D'eſpece nouvelle,
Au Tourtereau ſans façon ;
Au revoir, dit-elle ;
Mais s'il ſéche & meurt d'ennui ;
Que faire ? . . . tant pis pour lui ;
Riſquons l'aventure, au gué,
Riſquons l'aventure.

AUTRES COUPLETS.

Air de Joconde.

Flore, pour orner ton corſet,
M'avoit donné, Philinte,
Ce matin un joli bouquet
De Lys & d'Hyacinthe ;
Mais par malheur Amour le vit ;
Et de jalouſe rage,
Il ſaiſit la fleur, & me dit :
La queuë eſt ton partage.

Ma main, dans ton joli corset;
Par ce malheur funeste,
Ne sçauroit plus de mon bouquet
Placer le triste reste;
Ma Philinte, qu'en faire, hélas!
Dis-le-moi donc, de grace;
N'est-il point quelqu'endroit plus bas
Où tu lui trouves place?

AUTRE.

*IMPROMPTU A MAD***.*

POUR SA FESTE.

Air: L'Amour se plaît parmi les feux, &c.

SAINTE Patrone de Paris,
Genevieve du Paradis,
Gardez-nous de peste & famine.
Autre Geneviève aujourd'hui
Nous préservera de l'ennui,
Par gais propos, joyeuse mine.
Tôt, tôt, tôt, tôt,
Mon cœur chaud,
Tôt, tôt, tôt, tôt,
S'encourage
A lui présenter son hommage.

AUTRE.

Air : *Si j'voulions être un tantet Coquette.*

AH ! que le beau feu qui nous enflâme,
Tendre Amour, par cet ardent baiser,
Porté jusques au fond de notre ame,
Dispose nos sens à l'appaiser.
Oui, je cede au transport qui m'agite,
Je me précipite
Au sein des plaisirs.
Qu'entre tes bras, cher Amant, je meure !
Dans les miens demeure,
Reçois mes soupirs.

AUTRE COUPLET,

SUR UNE ABSENCE.

Air : *Je vais te voir, charmante Lise, &c.*

TU me quitte, infidelle Hortense,
Tes yeux vont s'éloigner des miens ;
Craignons qu'à la fin tant d'absence
Ne nuise à nos tendres liens ;
Ces momens qu'Amour nous dispense,
S'ils ne sont rendus à l'Amour ;
Souviens-toi que l'indifférence
Sçait en profiter à son tour.

ROMANCE,

Sur l'air *de celle de Daphné.*

MUSE, chante le ravage
Du malin Dieu des Amours ;
Dis, comme au Printems de l'âge ;
Pour ravir le pucelage
Il uſe de cent détours.

UN Berger d'humeur ſévere ;
Choſe rare, après vingt ans,
Ignoroit le doux myſtère
Que célebrent à Cythère
De véritables Amans.

L'AMOUR à bon droit s'offenſe
Du mépris de ſes bienfaits,
Et pour en tirer vengeance ;
Au cœur du Berger il lance
Le plus piquant de ſes traits.

DE ſa langueur importune
Ardent à ſe ſoulager,
D'amour il cherche fortune ;
Et les regards d'une Brune
Fixent les yeux du Berger.

Il la voit, l'aime & l'adore;
Il n'en est point rebuté;
Mais c'est tout. L'Amour encore
Veut que pour peine il ignore
Long-tems la félicité.

Le Dieu veut, & la Bergere
S'arme de sévérité;
Lui-même avec soin modere,
Et dans son sein il tempere
L'attrait de la volupté.

Soins assidus, complaisance,
Respects, doux empressemens,
Hommage, persévérance;
Enfin, cinq ans de constance
Fléchit le Dieu des Amans.

Aussi-tôt le charme cesse,
L'Amante suit ses desirs;
Et dans l'ardeur qui le presse,
Son Amant qui la caresse
Connoît le prix des plaisirs.

COUPLETS,

EN RÉPONSE A CEUX DE MAD.....

Air : *Du haut en bas.*

PAR d'heureux Vers ;
Votre génie aisé, facile,
Par d'heureux Vers,
Me vante en ses charmans Concerts ;
Encor si le mien moins stérile,
Pouvoit payer de R.....ville,
Par d'heureux Vers.

De vos Vertus ;
Pour bien chanter l'éclat suprême ;
De vos Vertus,
L'esprit fait moins, le cœur fait plus ;
Mais ce n'est assez qu'on vous aime,
Il faut encore être vous-même
Par les Vertus.

D'ANACRÉON,
Lattaignan, quoiqu'il sçache écrire,
D'Anacréon
Lattaignan n'est le Nourrisson ;
Qu'il confesse, le galant Sire,
Que Phœbus vous donna la lyre
D'Anacréon.

Ah ! c'en est trop ;
Esprit, beauté, talens, finesse,
Ah ! c'en est trop ;
Nos cœurs à moins prendroient le trot,
Vers vous au sommet du Permesse
Si je pouvois fendre la presse !
Mais c'en est trop.

ÉNIGME.

Nous sommes bon nombre de freres ;
Et quoiqu'entre germains, ceci n'arrive guères,
Gissant tous au même réduit,
Nul de nous à l'autre ne nuit,
Et l'on voit entre nous union fort étroite.
Que dis-je ? on voit, oh ! bien adroite
Assurément seroit
La prunelle qui nous verroit :
Nous habitons un lieu de sa nature sombre,
Où l'on prend encor soin de nous bien mettre à l'ombre ;
L'ombre du jour s'entend, car bien souvent,
Nous sommes exposés au vent,
Voire même à la pluie
Par besoin, ou par fantaisie.
Plusieurs figures nous prenons ;
Une, pourtant, nous évitons ;
C'est celle de la ligne droite,
Comme l'a remarqué certain fameux Poëte.

Mais j'en ai dit assez. Ah ! Lecteur amoureux,
Pour qui n'a que le mot, c'est un foible avantage ;
Pour la réalité, crois-moi, laisse l'image ;
Tu t'en trouveras mieux.

L'OMBRE D'HÉLOISE A M. C.

NOus vous devons, mon Abailard & moi,
Bon tribut de reconnoissance.
Bien sçavez, Monsieur, le pourquoi :
C'est pour avoir donné naissance
A cette belle Épître en Vers
Qui fait revivre la mémoire
De nos Noms & de notre Histoire.
Ah ! s'il en est là-haut comme aux enfers !
Ce que je crois ; vous n'avez point de femme,
Sur mes vertus qui ne régle sa flamme.
Vous avez sçu si bien persuader
Qu'à mon exemple il n'en est point, je gage,
A son Amant qui ne voulût céder,
Ainsi que moi, faste & riche étalage.
Pour cette fois plus de légereté,
Plus d'inconstance & d'infidélité.
Pour corriger, sur le fait des caprices,
Jusqu'à la femme des coulisses ;
Vous faites plus qu'un pieux Sermoneur,
Ou que ne fait du Col. . . . . .
L'impertinente & satyrique fronde,
Qu'un bon écrit met de vertus au monde !

SUR LA MORT DE MADEMOISELLE***.

DÈs que Caron, dans la demeure sombre,
Eût de CH..... fait passer la belle ombre,
Le Dieu de l'infernal manoir,
Sur quelque bruit, voulut la voir.
Tremblante encore & consternée,
Devant lui l'ombre est amenée.
Celle qui du Maître des Dieux
Auroit pu devenir Maîtresse,
N'eut pas besoin de grande adresse
Pour rendre Pluton amoureux.
Il la parcourt déjà d'un œil luxurieux:
Mais quand ce vient plus bas que le visage;
Ah! quelle est sa surprise, alors qu'au lieu de deux,
Il voit que par mauvais ménage,
On ne pouvoit en compter qu'un!
Ceci, dit-il, passe un peu le commun,
Et vaut bien que l'on en raisonne.
Fût-ce une nouvelle Amazone,
Qui, moins ardente en amour qu'aux combats,
A la moitié réduisit ses appas,
Ou de Nature est-ce inexactitude?
Quoi qu'il en soit, j'ai quelqu'inquiétude,
Ajouta-t-il sur les plaisirs secrets;
Par tel défaut, je crains qu'ils ne soient pas complets;
Mais d'autre part, tein frais, airs si novices,
En amour garants des prémices,

C'eſt bien de quoi dédommager.
Faut ſur ceci la belle interroger.
Quelqu'un répond : ce n'eſt moyen facile,
Pour découvrir la vérité,
Le ſexe, ſur cela, n'a de ſincérité,
Et ce que fille en dit n'eſt pas mot d'Évangile ;
Prenons plus de précaution.
Là-haut, chez la vivante Engeance,
Qu'il ſoit fait information
En régle, de ſon innocence.
On envoye auſſi-tôt bon nombre d'Enquêteurs :
Qui, ſur la belle & ſur ſes mœurs,
Sur ſa conduite chaſte, honnête,
Font une favorable enquête.
Avec ſurpriſe, autant qu'avec transport,
Chacun écoute leur rapport.
Dès qu'ils eurent fini ; Nature fut avare
Pour cette Belle, en un point, dit Pluton.
Oui, mais un pucelage eſt bien choſe ſi rare,
Que ce n'eſt trop le payer d'un téton.

ENVOI A MADEMOISELLE***,

Des Vers faits ſur Mademoiſelle Ch....

VOus, qui dans un ſéjour tranquille,
Plus près des Champs que de la Ville,
Faites toujours ample moiſſon
Des doctes lauriers d'Apollon;
Et qui vous couronnez encore
Des fleurs que les Ris font éclore.
Des Arts aimable nourriſſon,
C'eſt à vous que mes folles rimes
Demandent graces de leurs crimes.
Ma Muſe, évitant tels écarts,
Auroit dû, les cheveux épars,
De Ch..... en Vers d'Élégie
Nous ſoupirer l'apologie.
Ou bien, ſur un ton plus pompeux,
Elle eût dû, d'une aile aſſurée,
Atteignant la voûte azurée,
La mettre au rang des demi-Dieux;
Mais dans ces deux genres d'eſcrime
Il auroit fallu du ſublime,
Dans l'un ſublime pour pleurer,
Et dans l'autre, pour admirer.
Or ce n'étoit choſe facile,
Car nous vivons dans une Ville

Où l'on voit très-peu de pleureurs ;
Et moins encor d'admirateurs.
Le moyen de s'y faire lire,
Et d'avoir des approbateurs,
Souvent n'est pas de bien écrire ;
Mais de prêter aux gens à rire.

VERS

POUR mettre au bas du Portrait de Mad....

POUR servir d'ornement au Temple de ses Dieux,
Flora, * Rome jadis y plaça ton image ;
Mais si tel eût été le charme de tes yeux,
On t'auroit fait encore un sort plus glorieux :
N'en doutons point, l'encens eût été ton partage ;
Et le Peuple, à genoux, t'auroit porté ses vœux.

---

* Flora, qu'il ne faut pas confondre avec la Déesse Flore, étoit une Dame Romaine d'une si excellente beauté, qu'on la fit peindre pour orner le Temple de Castor & Pollux, à Rome.

EPIGRAMME

Sur des Vers dont l'Auteur avoit la bêtise de dire, que le ſujet lui étoit venu en dormant.

GEORGES, ſi je dis que tes Vers
Ne ſont que fade rêverie,
Ne prends point cela de travers :
Car de bonne foi, je te prie,
Pourroit-il en être autrement,
Puiſque tu les fis en dormant ?

AUTRE,

Sur deux Freres, dont l'un fait la profeſſion d'Avocat, & l'autre le métier d'Audiencier au même Tribunal.

TANDIS qu'aux joûtes du Barreau,
Chryſis babille & rebabille
Juſqu'à nous troubler le cerveau ;
Son Frere à la voix de tonneau,
A crier : paix-là, s'égoſille.
Chacun d'eux étalant ſon art,
En public s'eſcrime à ſa mode.

Mais quel de ce couple braillart
Vous paroît le plus incommode ?
L'Huissier, sans doute, est le plus fat :
Car s'il n'imposoit pas silence,
Au bruit que feroit l'Audience,
On entendroit moins l'Avocat.

AUTRE,

Sur un fripon, grand Avare.

QUAND, par cent tours plus fripons l'un que l'autre,
L'adroit Duport fait son argent du nôtre,
Ce qu'il lui prend chacun le dit perdu ;
C'est une erreur dont je suis revenu.
Je n'en crois point cette clameur publique ;
Car à le voir ainsi manquant de tout,
Vivant en gueux, sans chausse ni surtout,
Pour revêtir son spectre famélique,
Je pense, moi, que s'il prend notre bien,
C'est seulement pour s'en rendre gardien.

AUTRE

Sur le Mariage d'un Impuissant.

Y Suis-je bien ? Je crois que l'on publie
Qu'incessamment, Damon, tu te marie !
A dire vrai, je m'étonne du cas.
Mais je t'entends, tu n'exigeras pas
De ta femme qu'elle s'enveloppe
De la vertu de Pénéloppe.
Si mainte fois elle y fait quelqu'échec ;
Sur ce point ne sois pas trop grec :
Car si trop haut tu la chapitre,
Elle dira, sois-en bien convaincu,
Que chez toi, pour être cocu,
Sans rien rabattre elle voit double titre.

SUR LA MORT DE MADAME***.

ODE.

MONSTRE échappé des noirs abîmes,
Où viens-tu chercher tes victimes ?
Délivre, au fonds de tes tombeaux,
L'homme du poids de la vieillesse ;
Mais pourquoi frapper la jeunesse
Des coups de ta sanglante faulx ?

SUSPENS. Et toi, chaste Lucine *,
Des tiens verras-tu la ruine
Sans t'opposer à leurs malheurs ?
A cette Mortelle adorable
Tu dois une main secourable,
Contre l'Enfer & ses fureurs.

POUR lasser l'humaine constance ;
Est-ce trop peu que la souffrance
Dont gémit la maternité?
Perdroit-elle encor la lumiere,
Au point où s'ouvre la carriere
Du fruit de sa fécondité ?

NON, d'une heureuse délivrance
Naît un doux rayon d'espérance ;

* Déesse qui présidoit aux Accouchemens.

Pour nos cœurs, de crainte abattus,
Goûtons cette faveur céleste....
Que vois-je ?.... Ah ! retour trop funeste ....
Dieux ! ... elle expire ... elle n'est plus.

Elle n'est plus ! .. Destin féroce,
Acheve ; de ce coup atroce
Est-ce assez de nous ébranler ?
Tranche... Mais non, trop sûr des charmes
Que tu vas trouver dans nos larmes,
Tu t'apprête à les voir couler.

Hé bien, savoure l'amertume
Dont notre ame enfin se consume ;
Vois nos pleurs, vois-les sans pitié,
Du tendre Amour vois la blessure,
Entends les cris de la Nature,
Et les sanglots de l'Amitié.

Mais du Ciel, que l'Enfer offense,
Voici l'instant de la vengeance.
Un nouveau jour frappe mes yeux ;
Le calme a chassé la tempête,
Et déjà la Vertu s'apprête
A jouir d'un sort glorieux.

D'un nouvel esprit animée,
En pure flamme transformée,
Chere Ombre, entends la voix des Dieux ;
Revole au séjour du tonnerre ;
Le crime habite sur la Terre,
Et l'innocence dans les Cieux.

A MADAME***

Qui se plaignoit de ce que je ne lui écrivois rien en Vers.

LOIN d'en prendre quelque souci,
Vous me devez un grand merci,
De ce qu'oubliant ma manie,
Et consultant mieux mon génie,
En vous écrivant je fais cas
De retrancher ce vain amas
De paroles étudiées,
Et de froides rimes mendiées.
De tous ces riens entortillés,
Et compilés malgré Minerve;
Que les sots soient émerveillés;
Pour eux tels ragoûts on réserve.
A l'ignorant tout est nouveau,
Pour lui tout est bon, tout est beau;
Mais vous, dont la délicatesse
Ne prend de l'art que la finesse,
Qui sçavez qu'un certain Auteur,
Bon Artiste & grand Connoisseur,
Répete dans plus d'une page,
Qu'on ne fait point d'apprentissage
Dans les Atteliers d'Apollon;
Et qu'au Temple où la Gloire appelle,
A moins d'être voisin d'Appelle,
On rampe à côté de Siphon,

Souffrirez-vous que je vous loue
Avec ces propos importuns,
Ces insipides lieux communs,
Que le Dieu des Vers désavoue;
Qui pourtant font tout mon avoir?
Du même œil gardez-vous de voir
Chez moi l'Amant & le Poëte;
Comme Amant je pourrois valoir
Par mon ardeur tendre & discrette;
Au contraire, comme Écrivain
J'enfile droit le grand chemin
Du mépris & de la censure.
D'ailleurs j'ai pour maxime sûre,
Qu'on gagne plus à la lecture
De cent Vers qu'un autre a bien faits;
Que d'en faire douze mauvais.

AUX MUSES.

CROIRIEZ-vous que je m'en console,
MUSES, si sans activité
Mon esprit, loin de votre Ecole,
Languit dans sa captivité?
Non qu'avec ces ames ineptes
De vous je ne fasse aucun cas,
Et que je n'aime vos préceptes,
Vos jeux & vos doctes combats;
Mais je vois tant de jalousie
De haine & de tracasserie,

Chez vos Mignons les beaux Esprits ;
Ils distillent, les bons Apôtres,
Les uns à l'encontre des autres,
Tant de venin dans leurs écrits,
Que je n'aurai point la manie
D'ambitionner leur génie,
Muses, s'il faut que de leur cœur
Je partage aussi la noirceur.

J'ai lû ces indignes Archives
D'odieuse animosité,
Où des traits de malignité
Se joignent à des invectives,
Où chacun, d'un égal courroux,
Sur un tiers se venge des coups
Dont l'accable son adversaire.
Ce Rufus, privé de lumiere,
Vous dit l'un, ne sçut que rimer ;
Mais celui-ci, pour son salaire,
Par un autre enclin à blâmer,
Lui-même est traité de plagiaire.
Tandis qu'une faute légere
Devient dans leurs propos malins
La plus absurde extravagance,
Ils voudroient de cent traits divins
Pouvoir nous cacher l'excellence.
Des talens s'ils passent aux mœurs ;
Que d'acharnement, de fureurs !
Jamais l'organe de l'envie
Débita-t-il plus d'infamie !

TAYLOR INST. OXFORD

Calomniés, calomniant,
Nous les voyons ſe baptiſant
Tour à tour du nom de Zoïle ;
Cependant de juger d'entr'eux
A qui ce nom conviendroit mieux,
Il eſt, je crois, fort difficile.
A d'auſſi criminels écarts,
Dont la coupable erreur m'étonne ;
Diſciples des autres beaux Arts,
Chez vous eſt-ce qu'on s'abandonne ?
Reſpectant ces divins préſens,
Vous n'employez point vos talens
A ſervir une indigne haine.
Jamais cette guerre inhumaine
Ne deshonora les pinceaux
Ni des Bouchers, ni des Vanloôs ;
D'un Tableau que l'Envie acheve,
De Vouet * le ſçavant Eleve
Ne ſcandaliſe point mes yeux.
Compra, ta fertile harmonie,
De Rameau flatte le génie,
Avec Mouret il eſt joyeux.
Nobles Enfans de la Sculpture,
Eleves de l'Architecture,
Je vous vois unir vos travaux :
Le beau déſir qui vous enflamme
Vous fait de généreux rivaux,
Mais aucun détracteur infâme.

---

* Le Brun.

Ah! quel plaisir charme notre ame?
Quand les prodiges de Marsi (*a*)
De Girardon (*b*) cherchent la grace;
Et quand Gougeon (*c*) va prendre place
Auprès de l'Abbé de Claigni (*d*).
Dans la Vertu la plus sublime,
Par-tout l'Envie a sa victime,
Il est vrai; j'en tombe d'accord:
Mais au moins, lorsqu'enfin la Mort,
Sur l'Envieux fond avec joie,
Ou qu'elle lui ravit sa proie,
L'un ou l'autre, au fleuve Léthé,
Purge le levain infecté.
Si quelque flétrissante injure,
Trouvant une place à l'écart,
Vit & voit la race future,
Muses, c'est toujours par votre Art,
Par cet Art dangereux d'écrire,
Qui trop souvent n'est que l'Art de médire.

(*a*) Les chevaux qui sont aux Bains d'Apollon sont de Marsi.

(*b*) Girardon charme par la grace de ses Statues; c'est lui qui a fait les Bains d'Apollon.

(*c*) Jean Gougeon fit la sculpture de la Fontaine S. Innocent, que l'on admire.

(*d*) Lescot, Abbé de Claigni, en fit l'Architecture.

EPITRE A MADAME***.

PUISQUE vous me l'ordonnez, Madame, je vais vous dire ſincerement ce que je penſe de votre conduite envers M. de..... Il a eu, dites-vous, la témérité de s'oublier auprès de vous au point que votre pudeur en a été allarmée; vous l'en avez puni en lui interdiſant ſur le champ votre préſence, & en lui défendant de ſe montrer déſormais à vos yeux. Cette peine eſt bien rigoureuſe, ne l'eſt-elle pas même un peu trop? c'eſt ce qui me ſemble.

Il y a, ſi je ne me trompe, environ ſix mois que M. de..... vous a déclaré les ſentimens d'amour que vous lui avez inſpirés; vous ne lui avez point ordonné de renoncer pour jamais à toute eſpérance de retour de votre part; & vous devez ſçavoir comment un Amant regarde ce ſilence. Depuis ce tems vous avez été étonnée du progrès de ſon amour; à cette occaſion, s'il vous en ſouvient, nous nous ſommes entretenus quelquefois du puiſſant empire des paſſions ſur le cœur: ce qui me le prouve, me diſiez-vous alors, en m'ouvrant votre ame, ce qui me le prouve, c'eſt que je ne crois pas que ces cruels ennemis ayent remporté ſur moi une victoire plus complette que celle dont ils jouiſſent à cet inſtant même, où ma raiſon eſſaye de faire proviſion des plus fortes armes pour leur réſiſter. Le nom de M. de..... ſorti enſuite pluſieurs fois de votre bouche,

me mît à portée de connoître votre vainqueur.

Avant donc que de juger M. de.... aussi criminel que vous le faites, repassez un peu votre conduite: car, faites-y bien attention, Mad. si loin de l'objet qui vous séduit, si dans l'instant où, pour me servir de vos expressions, votre raison cherche à s'hérisser des armes les plus fortes pour résister aux passions, elle est subjuguée par un charme enchanteur qui laisse entrevoir votre défaite, êtes-vous bien certaine qu'il ne vous est rien échappé d'approchant à celà, lorsque vous vous êtes trouvée tête-à-tête avec M. de... c'est-à-dire, dans cet instant où le feu de la passion excité par la présence de ce qui en est l'objet, ne laisse de libre à l'ame que la faculté qui l'a reçue. Un Amant a quelque chose dans le cœur qui ne tarde guère à lui ouvrir les yeux sur cette situation de son Amante, & toujours il cherche à en profiter; mais, à parler franchement, n'est-il pas excusable?

Je vais encore plus loin, & je prends en général une femme d'une aussi excellente beauté qu'est la vôtre, sans amour pour un homme qu'elle a sçu captiver par ses charmes, ou d'une vertu assez sévere, comme est encore la vôtre, pour voiler jusqu'à la plus légere apparence de ses sentimens de tendresse, croyez-vous que dans le cours de longues & fréquentes visites, il ne se présentera pas quelques instans où l'amour, prenant le dessus dans le cœur de l'Amant, ne fasse pas quelque coup de sa tête? Je conçois aisément de quelle façon celà peut arriver, & en même tems je suis tout disposé à faire

grace à l'Amant ; car remontons un peu à la source, & prenons les choses dans la Nature. Où tendent les démarches d'un homme près d'une femme qu'il aime ? c'est à sa félicité, comme en toute autre circonstance ; & on sçait assez quelle est cette félicité. Pour parler sincerement, le desir de la belle est quelquefois le même que celui de l'Amant, s'il a sçu lui inspirer quelque goût ; cependant elle tient une conduite toute opposée : l'unique application de celle-ci sera de cacher sa foiblesse, & de ne donner sur elle aucune prise ; elle se comportera, si vous voulez, de façon à faire ignorer totalement ce qu'elle sent. L'Amant l'ignorera en effet ; mais cette ignorance ne l'empêchera pas de faire quelques tentatives pour parvenir à ses fins. Il sçait bien qu'en quelque bonne disposition que l'on soit pour lui, on ne le préviendra pas ; qu'il faut nécessairement qu'il attaque ; il est sûr que l'inaction ne peut jamais lui être profitable, les mouvemens le serviront peut-être heureusement. Comme un bon Général, quelque fortifiée & bien défendue que lui paroisse une Citadelle, ne laisse pas de lui livrer l'assaut, & ne la juge imprenable qu'après avoir fait sur elle l'essai de ses forces ; de même, un homme qui connoît un peu les replis du cœur, & prévenu à propos contre les dehors de modestie & de sévérité dont les femmes s'hérissent, ne laisse pas, dans l'excès de son amour, de livrer le combat, & ne sonne la retraite que lorsqu'il s'apperçoit que la résistance qu'on lui oppose ne doit laisser aucun succès à ses tentatives ;

mais ſi on ne lui en fait point de réſiſtance, ou ſi l'on ne lui en oppoſe qu'une facile à vaincre, comme vous conviendrez que cela peut arriver, combien n'a-t-il pas à s'applaudir de ſes entrepriſes ; il n'avoit rien à eſpérer de ſemblable en tenant une conduite oppoſée.

Peut-être me trompé-je, Madame ; mais il me ſemble que pour juger auſſi criminel que vous le faites un homme qui a cherché la route du bonheur près d'une femme, il faudroit commencer par établir que ce penchant naturel qui l'entraîne avec tant de violence vers l'objet aimé, cette ſympathie toujours victorieuſe des efforts de la raiſon, ce ſentiment ſi vif & ſi impétueux d'un amoureux deſir, effet néceſſaire du préſent le plus précieux que la Nature accorde au beau ſexe, il faudroit, dis-je, établir que ce ſentiment porte avec lui le caractère du crime. Ho ! cela n'eſt pas aiſé ; car ſi l'on convient, comme on ne peut ſe diſpenſer de le faire, qu'il a ſa ſource dans la Nature, c'eſt en dire aſſez pour le juſtifier.

Hé bien, me direz-vous peut-être, voici donc quelle eſt là-deſſus votre morale ? vous voulez que nous ſoyons aſſez modeſtes pour ne pas prévenir les hommes ; mais vous exigez de nous que, ſoumiſes & complaiſantes par reſpect pour la ſource où leur déſir a pris naiſſance, nous n'offrions aucun obſtacle à tout ce qu'ils voudront entreprendre pour le ſatisfaire.

Qu'il s'en faut de beaucoup, Madame, que ce ſoient-là mes préceptes ! je me garderai bien d'en

donner de semblables. Les hommes y perdroient trop eux-mêmes. Il en est de la victoire qu'ils remportent en pareils cas comme de toute autre ; elle n'est précieuse qu'à proportion de ce qu'elle a coûté. Tout au contraire, j'exige de toutes les femmes que dans ces momens critiques, que l'amour choisit pour ceux de son triomphe, elles ramassent toutes ses forces que la raison & la vertu peuvent leur fournir, qu'elles se placent, pour ainsi dire, derriere ce rempart, & y demeurent fermes & assurées comme dans un fort impénétrable. Si elles y sont attaquées, comme cela ne manquera guère d'arriver, la maniere de se défendre la plus satisfaisante pour elles, & la plus propre à déconcerter l'assiégeant, ce sera d'affecter, le plus qu'il sera possible, de ne pas discerner quelles sont ses vues, de détourner, d'esquiver les attaques plutôt que de les repousser avec force, de faire échoüer indirectement ses projets, de montrer de la distraction & de l'inconséquence, d'autant plus qu'il voudra traiter l'affaire sérieusement ; d'essayer, enfin, de le distraire de son objet, en forçant son esprit à se tourner vers quelqu'autre.

Si cet expédient ne réussit pas, si l'Amant revient à la charge, & que l'Amante n'ait plus de circonstances favorables pour éluder, je lui permets alors, & dans cette derniere extrémité, de combattre à force ouverte. Elle prendra pour armes le courroux mais je pense qu'elle n'en doit faire paroître qu'autant qu'il en faut pour arrêter les entreprises de l'Amant ; & lorsque celui-ci se retire, les choses doivent

vent revenir au premier état, & l'on doit oublier ; de part & d'autre, tout ce qui s'eſt paſſé. Que la Dame ſonge bien que l'Amant a fait réellement ce qu'il devoit faire, ce qu'elle auroit fait elle-même ſi elle eût été en ſa place. Il falloit qu'il cherchât à avancer ſes affaires ; on ne doit point lui en faire un crime. Vous lui avez fait voir que ſes tentatives près de vous étoient inutiles ; hé bien, vous avez fait auſſi ce que vous deviez ; mais demeurez-en là. C'eſt même le conſeil que j'ai à vous donner, pour peu que vous ſoyez curieuſe de retenir un Amant ſous vos loix ; car ſi vous calmez votre colere, l'eſpérance renaîtra dans ſon cœur, & c'eſt tout ce qui ſoûtient l'amour. Il ſe figurera que plus de ſoins, plus d'aſſiduité, plus, enfin, de ce qui fait naître ou enflamme l'amour dans le cœur d'une femme ; que ſçait-on même quelles ſeront là-deſſus ſes idées, moins de caprice de votre part ; une circonſtance plus favorable le rendra plus heureux, ſauf à vous à faire écrouler de nouveau cet édifice d'eſpérance. Au contraire, tant que vous vous montrerez armée de reſſentiment & de vengeance, ou ſa paſſion ſera bien extraordinaire, ou elle s'évanouira avec l'eſpérance ; il ira chercher ailleurs plus de douceur & d'indulgence.

Mon dernier mot, Madame, eſt donc que vous avez traité M. de . . . avec trop de rigueur en lui interdiſant pour jamais votre préſence. Sa faute ne méritoit pas ce châtiment : car quoi que vous en diſiez, je ſuis très-perſuadé que c'eſt l'excès de votre

vertu qui groſſit ſon crime, que près de toute autre femme à peine auroit-il eu le moindre reproche à eſſuyer. Vous ne pouvez vous diſpenſer de rabattre de la rigueur de votre Arrêt, ſans vous expoſer à être citée au Tribunal d'Amour; il vous y faudroit rendre compte de votre conduite, & je vous réponds que les trop rigoureuſes Amantes n'y ſont pas traitées favorablement. Craignez ſeulement que l'eſſain de Jeux & de Ris, qui voltige ſans ceſſe autour de vous, n'ait déjà fait ſon rapport à ſon auguſte Maître. S'il y a déjà eu des plaintes de portées contre vous, hâtez-vous de donner le démenti aux dénonciateurs, en permettant à M. de . . . . de jouir de votre préſence.

LA
RÉFORMATRICE
IMPRUDENTE.
ŒUVRE DRAMATIQUE.

A MADAME***

ÉPITRE DÉDICATOIRE

SERVANT DE PRÉFACE.

Je n'ignore point que je me suis écarté des premieres Régles prescrites par les Maîtres de l'Art, en donnant à l'un des principaux Personnages de ce Divertissement le caractère avec lequel il s'y montre. Le devoir de l'Ecrivain Dramatique est de peindre les Hommes avec l'esprit, les inclinations & les mœurs qui, en général, distinguent les âges. Un jeune homme sur la Scene du Théâtre, ainsi que sur celle du Monde, doit être bouillant, vain, volage,

étourdi ; la vieilleſſe doit être lente ; chagrine & avare ; & il ſemble que j'ai fait tout le contraire en repréſentant Ariſte, à l'âge de vingt-quatre ans, le cœur atteint de la plus ſordide avarice. Pour faire une judicieuſe Critique de mon Ouvrage, il ne faut donc que rappeller ces Vers de Boileau :

> Ne faites point parler. . . . .
> Un Vieillard en jeune Homme, un jeune
> Homme en Vieillard.

Ce n'eſt pas qu'en particulier il ne ſe puiſſe trouver un jeune homme avare, & un Vieillard prodigue ; mais comme c'eſt le général, & non pas le particulier, qui doit ſervir de regle & de modele pour les Tableaux qu'on expoſe ſur la Scene, le Public ſe révol-

teroit, avec raiſon, à la vûe de ces eſpeces de monſtres, & réclameroit les droits de la Vérité & de la Nature. Voilà ſur quels principaux griefs on peut faire le procès à mon petit Divertiſſement. Ils ne ſont pas ſans réplique; mais j'aime mieux laiſſer ma faute telle qu'elle eſt, que de m'expoſer à en commettre une ſeconde en eſſayant, à force de raiſonnemens dont on ne me tiendroit aucun compte, ou d'attaquer les principes en eux-mêmes, ou de prouver qu'ils ne ſont point applicables à mon eſpece. D'un côté je ne ſuis point aſſez hardi que de me meſurer avec mes Adverſaires, & de l'autre je ne m'inquiete pas aſſez d'avoir fait une faute pour entrer en lice. Je n'ai point eu l'intention de m'expoſer en Public lorſque j'ai badiné ſur

l'évenement qui a donné lieu à ce petit Divertissement ; c'est pour cela que je n'ai point cherché à donner aux choses une tournure qui pût être du goût de ce Juge. En acceptant le défi qui m'a été fait, j'ai rendu l'action, toute triviale qu'elle pourroit paroître, telle qu'elle s'est passée, afin que vous eussiez le plaisir de la reconnoître. Votre amusement étoit mon seul objet, & je suis certain que je n'aurois pas eu un succès aussi heureux, si j'eusse déguisé les faits, quand bien même je les aurois disposés de la maniere la plus parfaite pour faire un bon Drame. Enfin, il me suffit d'avoir conservé à chacun de mes Personnages son caractère avec assez d'exactitude pour que vous les ayez tous reconnus, & que la vérité du Tableau vous ait fait

rire. Peu m'importe ſi le choix du ſujet eſt celui du bon goût, & ſi l'enſemble de l'Ouvrage eſt conforme aux régles de l'Art. Sans tout cela mon objet s'eſt trouvé rempli ; je ſuis parvenu à vous amuſer un inſtant : c'eſt l'emploi que je veux faire de mon eſprit, comme celui de mon cœur eſt de vous chérir.

PERSONNAGES.

CLARICE, jeune Veuve Amante d'Ariſte.

ARISTE, Amant de Clarice.

LISIMON, Pere d'Ariſte.

CÉLIANTE, Rivale ſecrette de Clarice.

FLORIMON.

NERINE, Suivante de Clarice.

HECTOR, } Valets.
PASQUIN, }

DES MARCHANDS.

La Scene eſt dans l'Appartement de Clarice.

LA
RÉFORMATRICE
IMPRUDENTE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIMON & CLARICE.

LISIMON *d'un air affectueux.*

EN vérité, Madame, lorsque je vous vois avec tant de graces, il ne faut rien moins que tous les efforts de ma raison pour que le Fils ne trouve pas un rival dans le Pere; le feu de vos beaux yeux peut beaucoup sur les glaces de l'âge.

CLARICE, *poliment.*

Et moi je vous assûre, Monsieur, qu'il ne faudroit rien de plus à nos jeunes gens, pour se rendre maîtres du cœur des femmes, que la politesse & la galanterie de leurs peres. Que fait Ariste votre fils ?

LYSIMON.

Uniquement occupé de votre aimable personne, il ne songe qu'aux moyens de vous plaire ; satisfait de voir son pere applaudir à son amour, il sent qu'il ne lui manque, pour combler sa félicité, que d'allumer dans votre ame le feu que vous avez fait naître dans la sienne, puisque vous êtes maîtresse absolue de vos actions.

CLARICE.

Il est vrai, & c'est aussi pour cela que je veux faire un choix dont je n'aye pas lieu de me repentir.

LYSIMON.

Si l'éloge d'un fils étoit permis dans la bouche de son pere, je vous dirois que le mien mérite d'être placé parmi les concurrens. Les soins que j'ai pris de son éducation, l'habitude qu'il a contracté au travail dès sa plus tendre enfance, ne lui ont pas laissé le loisir de se livrer à ces plaisirs, & à ces amuse-

mens dont l'abus enfante les maux les plus dangereux. Si la fortune que je lui laisse n'est pas considérable, il est dans la Société nombre d'états honnêtes qui peuvent en procurer, & je vous réponds de l'économie de mon fils pour conserver le bien qu'il acquerra.

CLARICE.

Je connois assez cette économie que vous vantez dans votre fils, & c'est de cela même que je me plains : car je trouve qu'elle tire un peu sur l'avarice. J'ai le cœur libéral, & je souffrirois fort impatiemment un mari que je verrois vivre dans l'abondance, comme dans la plus étroite indigence ; qui refuseroit à sa femme ces petites inutilités que notre caprice & notre fantaisie nous rendent nécessaires. Il faut sçavoir ne rien ménager à propos, & un peu de prodigalité est une recette merveilleuse pour se conserver le cœur des femmes. C'est ce que votre fils ignore ; mais ne vous inquiétez pas, je prends sur moi le soin de son éducation, & je vous réponds qu'à quelque prix que ce soit, il faudra bien qu'il se réforme.

LISIMON.

Si vous découvrez dans mon fils le germe d'un vice aussi honteux qu'est l'avarice, je me joindrai à vous, Madame, pour l'étouffer ;

mais, s'il vous plaît, uſons d'un peu de ménagement, & n'allons pas effrayer le malade par la violence du remede.

CLARICE.

Laiſſez-moi faire, Monſieur, laiſſez-moi faire.

SCENE II.

CLARICE, & NÉRINE *entrant par le côté oppoſé à celui par où Liſimon ſe retire & l'appercevant encore.*

NÉRINE.

QUE je voye ce vieux ladre de Liſimon entaſſer ſou ſur ſou, & trembler chaque jour de ne pas trouver le lendemain ſon néceſſaire, çela ne m'étonne pas; mais quand je vois ſon fils, à vingt-quatre ans, fuir les amuſemens de ſon âge dans la crainte de laiſſer échapper un écu, en vérité, Madame, j'en ai un tel dépit, que ſi j'étois à votre place, je ne tarderois pas un inſtant à le congédier; mais auparavant je voudrois me donner le plaiſir de le faire huér, bafouer & vilipender par la ville & les fauxbourgs, en affichant, pour ainſi dire, ſes meſquineries.

CLARICE.

Tu as raiſon, Nérine, céla eſt outrant; cependant je crois avoir remarqué qu'Ariſte n'eſt ainſi réſervé dans ſes dépenſes que par les circonſtances. Occupé maintenant à ſe former dans l'état qu'il doit prendre, ſes revenus, tant que durera cette eſpece d'apprentiſſage, ne ſeront pas conſidérables; enſorte qu'il faudroit, ſans cette économie que nous lui reprochons, qu'il eût recours à ſon pere; mais pluſieurs cauſes l'en écartent; la hauteur que tu lui connois, & la crainte d'être refuſé d'un pere dont il ſçait la dureté.

NÉRINE.

Votre amour, Madame, vous aveugle ſur le vice d'Ariſte. Vous cherchez à vous faire illuſion; il n'eſt rien de tout ce que vous dites-là pour l'excuſer; l'avarice eſt dans le fond de ſon cœur, & je vous réponds que ſoit dans l'abondance, ſoit dans l'indigence, il ſera toujours le même. Au ſurplus vous ferez ce que bon vous ſemblera; mais pour moi, quelqu'attachement que je vous porte, ſi vous vous mariez avec Ariſte, comme je n'ai pas moi envie d'être en aucune maniere l'agent de ſa léſine, je vous déclare que le jour qui ſuivra celui de vos noces je prends mon congé.

CLARICE.

Tes allarmes ſont un peu trop précipitées, Nérine.

NÉRINE.

Tenez, Madame, vous ne ſçavez pas encore tout ce qui en eſt; ayez-en la curioſité, & vous verrez juſqu'où il porte les choſes; il vient de me donner, il n'y a qu'un inſtant, la preuve de l'avarice la plus outrée. Il m'arrête comme je paſſois pour revenir au logis, il me demande ſi je veux me charger d'un petit billet où il vous indiquoit un rendez-vous pour vous entretenir librement de ſon amour; mais pour me divertir un peu à ſes dépens, je lui demande de quoi graiſſer les bottes du courrier : à cette propoſition, je vois mon homme, un inſtant auparavant ſi empreſſé, gliſſer doucement le billet dans ſa poche & me tourner le dos. Voilà, Madame, ce qui vient de ſe paſſer entre nous; ainſi, qu'eſpérez-vous d'un homme qui ſacrifie à ſi peu de choſe qu'il m'en falloit pour me contenter, le plaiſir d'entretenir ſa Maîtreſſe, & d'avancer dans ſon amour?

CLARICE.

Ton avis eſt donc que je rompe entierement avec Ariſte.

NÉRINE.

NÉRINE.

Et vous êtes bien forcée de le faire. Voulez-vous vous rendre la plus malheureuse de toutes les femmes? Je vous connois, vous êtes d'un caractère à souffrir plus impatiemment que qui que ce soit les effets de l'avarice. Représentez-vous un peu la vie que mene un avare; eût-il dans son coffre des fonds pour dix années d'avance, il craint de trouver à peine pour le lendemain son nécessaire; il a toujours cent raisons pour refuser à sa femme ce qu'elle lui demande; plus d'une fois vous vous entendrez dire, à quoi bon cette nouvelle dépense-ci? ne sçaurez-vous jamais vous contenter de ce que vous avez? . . . . . Ménagez bien cet habillement, il ne me coûte que trop. . . . . Ne vous engagez pas au jeu avec vos Cousines, elles n'en finissent pas; la complaisance que j'ai eue hier pour elles me coûte bien cher . . . . Je ne connois, en vérité, rien de si fade ni de si insipide que nos Comédiens; ils sont de la même trempe que les Auteurs; je m'ennuis d'une maniere accablante à les voir & à les entendre. Et tout cela vous l'entendez bien, pour vous éloigner du Spectacle & des autres plaisirs. Or, je vous le demande, de quelle façon, vive & décidée dans vos volontés comme vous l'êtes, de quelle façon croyez-vous que vous prendrez cela?

CLARICE.

Tu penſes juſte, Nérine : je me ſens fort peu diſpoſée à me ſoumettre aux volontés d'un homme aux dépens de mon goût ; & ſi j'ai eu quelque ſatisfaction dans mon premier hymen, c'eſt que je n'ai jamais été contrariée ſur ces choſes-là par mon premier mari ; il me laiſſoit toujours faire mes volontés, & c'eſt ce que je préfere à toute choſe au monde.

NÉRINE.

Et vous êtes, en vérité, Madame, de très-bon goût ; pour moi j'aime ces maris qui méconnoiſſent l'uſage des clefs pour leurs femmes, qui ont ſoin de leur laiſſer en partant des quittances toutes ſignées ; alors on prend à droite, à gauche, on taille, on coupe, on rogne, comme on le juge à propos ; parure, jeu, ſpectacle, bonne chere, promenade, divertiſſement, on ne ſe refuſe rien quand on a la liberté de mettre la main dans le ſac.

CLARICE.

Je me donnerois bien de garde d'en faire un pareil uſage. Mais, Nérine, n'y auroit-il pas moyen de corriger Ariſte ? Je crois que le plus sûr ſeroit de le mettre ſi ſouvent dans le cas de rougir en public de ſes fautes, qu'à la fin il prît une ſérieuſe réſolution de n'en plus commettre.

NÉRINE.

Le fond de son caractère restera toujours, il le contraindra, si vous voulez, quelque tems; mais peu après il y reviendra. Croyez-moi, Madame, rompez entierement; mais je vous le demande encore une fois, donnons-nous avant le plaisir de le faire huer de tout le monde.

CLARICE.

Pourquoi, malgré son défaut, Ariste a-t-il trouvé le secret de me plaire? Je voudrois devenir indifférente pour lui, & je ne sçaurois. Ma folie va même au point que je n'entreprends de le réformer qu'en tremblant, & si je croyois qu'il dût prendre mal la chose, j'aimerois mieux le laisser tel qu'il est. J'essayerois moi-même à changer mon caractère; en supportant patiemment ses défauts, peut-être en viendrois-je à bout; à l'amour tout miracle est possible.

SCENE III.

CLARICE, ARISTE & NÉRINE.

ARISTE.

SOUFFREZ, Madame, qu'un homme qui brûle pour vos appas, depuis plus d'un an, de la flamme la plus pure, ne laisse échapper un seul jour sans le marquer de quelque assurance de son respect.

CLARICE.

M'apportez-vous la parure que je vous ai demandée ?

ARISTE.

Pardonnez, je vous en conjure, Madame, une cruelle & involontaire distraction qui m'agite sans cesse, & m'empêche toujours d'être à ce que je dois.

NÉRINE.

C'est d'une distraction de libéralité dont vous entendez parler.

CLARICE.

Il ne s'agit plus de cela ; le tems est très-beau, & je veux, Ariste, que nous arrêtions pour demain une partie de promenade.

ARISTE.

C'est à quoi je vais songer.

NÉRINE.

Il n'est pas besoin de tant rêver pour cela ; songez plutôt, Monsieur, à faire les choses comme il faut : vous entendez bien que nous ne recommanderions pas cela à tout autre qu'à vous ; mais avec de certaines personnes il fait bon convenir de ses faits.

CLARICE. *bas à Nérine.*

Courage, appuie.

NÉRINE.

C'est à *Saint-Cloud* que nous voulons aller ; mais comme ma maîtresse & moi n'aimons pas à nous exposer sur l'eau, il faut, Monsieur, que vous vous donniez la peine, dès ce soir, d'aller chez le meilleur Loueur de Carrosses de votre connoissance, retenir la plus belle Voiture que vous trouverez avec quatre chevaux des plus fringans qu'on y attellera ; ce ne sera rien de trop, parce que, d'ici à demain, ma maîtresse & moi pourrons bien

proposer à quelques-unes de nos amies d'être de la partie : nous ne vous en demandons pas la permission, parce que nous sçavons quel plaisir vous goûtez à la compagnie du beau sexe. Il n'y auroit pas de mal même, pour que l'équipage ait l'air plus de conséquence, que vous voulussiez bien retenir un certain nombre de gens des mieux faits pour nous annoncer & pour nous servir. Quant à la provision de bouche, comme nous courrons risques de ne pas trouver ce qui nous faudra dans le lieu, laissez-moi par avance une demie douzaine de louis d'or, je les emploirai à ce qui sera nécessaire afin que le plaisir soit complet.

ARISTE.

La fête pourra être complette ; mais elle sera un peu couteuse.

CLARICE.

Vous avez assez ménagé votre bourse pour cela depuis un an que je vous connois, Ariste, il n'y aura pas de mal quand vous vous débaucherez un peu.

SCENE IV.

CLARICE, ARISTE, FLORIMON, CÉLIANTE *& sa Compagnie.*

CLARICE.

VOUS voilà tous arrivés fort à propos. Ariste veut que vous soyez de la partie qu'il fait demain avec moi.

ARISTE.

Je ne fais aucune partie, Madame.

CLARICE.

Quoi ! n'étions-nous pas à faire nos arrangemens pour celà, & à conclure l'affaire lorsque la Compagnie est entrée ? qu'on le demande à Nérine.

NÉRINE.

Ho ! pour cela rien n'est si vrai ; car je me suis chargée de faire la dépense avec l'argent de M. Ariste, bien entendu.

FLORIMON.

Pour moi je suis sûr, Mesdames, que

quand bien même vous prêteriez à M. Ariste un consentement qu'il n'a point donné, dès que vous parlez actuellement de faire une partie, il n'est pas homme à vous refuser cette galanterie. Je suis même assuré qu'il invitera toute la Compagnie, pour peu que cela vous fasse plaisir.

ARISTE *bas.*

En tout cas j'aurois grand soin d'en exclure un fat & un railleur, peste maudite dans la société.

NÉRINE *à Ariste.*

Au fait; que résolvez-vous ?

ARISTE.

Le plaisir & la satisfaction que, de l'aveu de tout Paris, on goûte à votre société, vous est un sûr garant du désir que j'aurois de partager vos plaisirs; mais un rendez-vous que j'ai demain au Palais avec un ancien Avocat, ne me permet pas cette satisfaction.

CLARICE.

Oubliez-vous qu'il est demain fête au Palais; & que d'ailleurs hier, en sortant de votre Cabinet, l'Avocat dont vous parlez vous dit qu'il alloit à la campagne pour huit jours.

NÉRINE.

NÉRINE.

Cherchez-nous une autre défaite, ou plutôt dites-nous tout naturellement que c'est la crainte de la dépense qui vous retient.

CLARICE.

Si c'est-là ce qui vous gêne, Ariste, dites-le sans façon; on ne fait point le procès aux gens pour ne pas aimer à dépenser leur argent : nous ne voulons que le plaisir de votre compagnie; nous aurons soin du reste.

CÉLIANTE *à part.*

C'est avoir bien peu d'humanité que de faire un pareil affront à un honnête-homme; quand on lui connoît des défauts, il me semble qu'il est des remédes moins violens pour l'en guérir.

CLARICE.

Hé bien, Ariste, quel est donc votre dernier mot? expliquez-vous. Voulez-vous être de la partie? voulez-vous en régler la dépense?

ARISTE *à part.*

Cela est insoutenable.

Haut à Clarice.

Mon ſilence devroit, ce me ſemble, vous faire deviner, Madame, que je ſuis dans l'impoſſibilité de m'éloigner de mes affaires.

CLARICE.

Si cela eſt ainſi, nous nous paſſerons d'Ariſte. Dans un autre moment nous prendrons nos arrangemens pour notre divertiſſement.

SCENE V.

ARISTE *seul.*

POURQUOI donc Clarice me fait-elle un si sanglant affront ? quelle peut être son intention ? me prend-elle pour son bouffon ? veut-elle me rendre celui des autres ? cette marque de mépris est inouie. Non, je ne sçaurois lui passer un tour aussi noir ; ne sçait-elle pas bien que ma fortune présente ne me permet pas de faire la moindre dépense extraordinaire : mais en tout cas ne devoit-elle pas me parler en particulier, sans me forcer à un refus public qui m'expose à la risée de tout le monde ? Si elle tient en toute occasion une pareille conduite, il me semble que j'aurai bien à souffrir avec elle ; en vérité, il ne faut pas moins que toute la violence de mon amour pour me faire oublier cette disgrace.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLARICE & NÉRINE.

NÉRINE.

HÉ bien, Nérine, que dis-tu de ce premier coup d'essai de correction? en espéres-tu quelque chose? trouve-tu que cela se soit bien passé? pour moi j'en ai quelqu'inquiétude; je crains de n'avoir avancé à rien pour la guérison du malade, & qu'il n'en veuille au Médecin. Je crois avoir remarqué à ses derniers regards qu'il ne nous réserve pas des remercimens de ce que nous avons fait pour lui lorsque nous seront tête-à-tête. Je te l'avoue je serois fort fâchée qu'il eût mal pris la chose jusqu'à un certain point; mais l'amour qu'il a pour moi me rassure; il le fera passer pardessus bien des petites disgrâces.

NÉRINE.

En vérité, Madame, permettez-moi de

vous le dire, tout ceci me paroît étrange. Je vous le demande, qu'en arriveroit-il quand Ariste se seroit piqué autant que vous paroissez le craindre ? N'a-t-il pas une foule de rivaux qui valent incomparablement mieux que lui Florimon, par exemple, seroit assez de mon goût ; que n'est-il du vôtre ? il seroit bien, lui de ces maris commodes & pleins de libéralité, qui ne prennent garde à rien, & avec qui une femme peut vivre de la maniere dont je vous le disois tantôt.

CLARICE.

Tu te mocques de moi, je crois, avec ton Florimon. J'ai un peu d'expérience, & je te réponds que, vice pour vice, je craindrois moins les effets de celui d'Ariste que de celui de Florimon : c'est un dissipateur sans exemple il ne se soûtient actuellement que par les secours que lui donne son pere ; mais quand il n'existera plus, je plains la destinée de Florimon

NÉRINE.

Si rien ne peut vaincre votre entêtement pour Ariste, & qu'à quelque prix que ce soit vous vouliez qu'il ait votre main, je crois devoir vous prévenir que l'avarice n'est pas son seul défaut, & qu'il y joint encore la jalousie.

CLARICE.

Ce défaut-ci a de quoi flatter mon amour ; mais comme il pourroit avoir des suites dangereuses, aussi-bien pour Ariste que pour moi, je suis bien aise d'essayer à l'en guérir. Il n'ignore pas que je l'aime, je veux qu'il s'en rapporte à moi, & qu'il s'accoutume à ne point s'allarmer de la façon avec laquelle j'en use envers les personnes de son sexe & de son âge.

NÉRINE.

Florimon est celui qui l'inquiette le plus.

CLARICE.

Donne-moi ce qu'il faut pour écrire un billet, par lequel je vais prier Florimon de venir souper ce soir chez moi ; tu le feras porter par Pasquin à Ariste, & nous verrons de quelle maniere il prendra cela.

Clarice écrit, & Pasquin, instruit par Nérine, porte le billet.

SCENE II.

CLARICE, CÉLIANTE & NÉRINE.

CÉLIANTE.

JE ſerai peut-être la derniere à le faire, Madame ; mais je ne veux pas manquer de vous féliciter ſur votre conſtance en amour. Il y a plus d'un an que vous vous en tenez aux hommages d'Ariſte ; vous avez apparemment des vues. Je vous avouerai cependant que, juſqu'à préſent, j'ai toujours penſé que votre état de veuvage étoit celui que vous garderiez, comme le plus conforme à votre goût, ou du moins à celui que le monde vous prête.

NÉRINE.

Mais, Mademoiſelle, avez-vous entendu publier nos Bans en quelque Paroiſſe ?

CLARICE.

Vous ſçaurez peut-être un jour par expériences, Mademoiſelle, qu'un premier engagement, quelles qu'en ayent été les ſuites, n'eſt pas ſuffiſant pour nous préſerver d'un ſecond.

CÉLIANTE.

Il est vrai, Madame, que les bonnes qualités de celui dont vous faites choix vous sont des sûrs garans de la félicité dont vous jouirez.

CLARICE.

Tous les hommes ont leurs défauts; celui dont vous parlez n'est pas exempt des siens.

CÉLIANTE.

S'il en a, je crois que vous devriez être la premiere à les cacher; & si vous me permettez de vous le dire, puisque nous en sommes sur cet article, je n'aime point du tout la façon dont vous l'avez traité tantôt en présence de personnes de considération, & je vous assure bien que si j'étois à sa place il ne m'en eût pas fallu le quart de ce que vous lui en avez fait pour que je vous tirasse ma derniere révérence.

(*Céliante dit ces dernieres paroles avec vivacité & fait la révérence.*)

NÉRINE.

Si vous n'avez pas autre chose à nous dire que cela, vous pouvez dès tout à l'heure

nous la tirer pour vous-même, votre révérence. Allez, Mademoiselle la prude, porter ailleurs vos leçons.

CLARICE *à Nérine.*

Tais-toi.

à Céliante.

Mademoiselle, chacun a sa façon d'agir; je ne suis point, moi, de ces femmes que l'amour aveugle au point de méconnoître les défauts de celui qu'elles aiment : au contraire, il me désilleroit les yeux s'ils n'étoient point assez clair-voyans; & lorsque je rencontre quelque chose qui ne me convient pas, je n'ai point assez de complaisance pour en faire grace.

CÉLIANTE.

A la bonne-heure, puisque vous le voulez ainsi; mais encore y a-t-il façon de faire revenir les gens doucement de leurs défauts, sans les en faire rougir en public de la maniere que vous l'avez fais.

NÉRINE.

Oh! pour cela, ayez la bonté de nous laisser; ou nous-mêmes, à notre tour, nous sommes vos servantes.

Elle tire Clarice par le bras.

SCENE III.

CÉLIANTE, ARISTE.

ARISTE, *d'un air rêveur.*

EXCUSEZ, je vous en conjure, Mademoiselle, un homme qui est en proie à la plus étrange perplexité.

CÉLIANTE.

Je sçais, Ariste, ce qui vous inquiette; mais je vous réponds qu'à votre place je ne rêverois pas si long-temps.

ARISTE.

Puissiez-vous, pour votre bonheur, ignorer ce que c'est que l'amour! vous ne serez pas agitée comme moi par la crainte & par l'espérance; vous ne passerez point d'une résolution à une autre, de celle-ci à une troisiéme, pour finir par n'en avoir aucune. J'aime de l'amour le plus tendre & le plus sincere; mais l'objet de mon amour me fait plus souffrir de maux que ne feroit peut-être le plus grand de mes ennemis. Qu'il est difficile d'accorder les

humeurs & les caractères avec les ſentimens du cœur ! Vous avez peut-être été témoin, Mademoiſelle, de quelle façon Clarice m'a rendu la riſée de nombre d'honnêtes gens.

CÉLIANTE.

Oui, j'en ai été témoin, & même tellement offenſée, que je viens actuellement de lui en faire un reproche.

ARISTE.

A-t-elle paru fâchée de ce qu'elle a fait ?

CÉLIANTE.

C'eſt tout le contraire ; elle ſemble s'en féliciter ; elle ſe repentiroit d'avoir fait autrement ; elle dit que c'eſt une leçon qu'elle vous a donnée pour vous corriger d'un prétendu vice, dont elle veut bien vous honorer.

ARISTE.

Je ſçais bien qu'en particulier Clarice m'a quelquefois reproché de n'être pas libéral ; mais je lui ai toujours proteſté que ce n'étoit nullement par inclination : la ſituation préſente de mes affaires en eſt la ſeule cauſe ; ſitôt qu'elles changeront, ce qui arrivera certai-

nement dans peu, elle ne trouvera pas entre moi & les autres perſonnes de mon âge, cette différence de vivre dont elle me fait un ſi grand reproche.

CÉLIANTE.

Mais vous pouvez, Monſieur, ce me ſemble, ajouter à cela, que quand bien même le reproche qu'elle vous fait ſeroit auſſi-bien fondé qu'elle le prétend, elle devroit uſer de plus de ménagement, & ne pas vous expoſer, par une méchanceté ſinguliere & que je ne ſçaurois pardonner, à rougir publiquement.

ARISTE.

Ce traitement eſt bien extraordinaire; mais ce n'eſt pas là le ſeul coup dont Clarice accable mon amour; elle m'eſt encore infidelle, ou du moins, elle en uſe de maniere à allarmer beaucoup ma tendreſſe.

CÉLIANTE.

J'en ai remarqué ſur cela autant, & peut-être plus que vous. Ne vous en effrayez point; mais, à vous parler ſincerement, je crois que Clarice ne vous aime nullement.

ARISTE.

Que dites-vous là?

CÉLIANTE.

Que Clarice n'a point d'amour pour vous, qu'elle n'en aura jamais; mais ce qui doit vous assurer, c'est qu'elle n'en a, & n'en aura jamais pour qui que ce soit.

ARISTE.

A quoi l'avez-vous remarqué?

CÉLIANTE.

Ce n'est pas seulement à la maniere dont elle se comporte avec vous; je monte à une autre source que l'expérience m'a fait découvrir. Je doute que Clarice ait jamais été naturellement beaucoup portée à la tendresse. Elle est du nombre de ces femmes que l'on rencontre assez souvent; parvenues à l'âge de quinze à dix-huit ans, elles ont ce qu'on appelle une inclination par vanité, par coquetterie, par amour-propre, parce qu'elles s'imaginent qu'il faut cela pour passer dans le monde pour fille de mérite; enfin pour avoir quelqu'un qui les loue & qui les flatte sur leurs dons & sur leurs talens. Ces femmes-là épousent ensuite parce qu'ils faut se faire un établissement, bien souvent même par la seule envie de changer d'état pour s'affranchir de la

domination paternelle. Tout me dit que telle a été Clarice en commençant ; mais en tout cas, si l'on veut qu'elle ait aimé, je crois qu'un premier attachement a suffi pour épuiser tout ce qu'il y avoit d'amour dans le cœur de Clarice. L'on dit que les premieres inclinations sont les plus fortes ; mais j'ajouterai moi, que chez certaines femmes elles sont les seules.

ARISTE.

Que le raisonnement a de charmes dans votre bouche, Mademoiselle, qu'il est bien propre à convaincre ! mais, hélas ! que je crains qu'un seul regard de mon inhumaine ne m'en fasse perdre le fruit !

SCENE IV.

CÉLIANTE, ARISTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'Ai ordre, Monsieur, de vous remettre ce petit billet, c'est de la part de la Maitresse de Nérine.

ARISTE.

Donnez. . . . . Il n'est point cacheté. (*avec étonnement.*) Il est adressé à Florimon ! quelle particularité Clarice peut-elle avoir avec Florimon ? Aidez-moi, je vous en supplie, Mademoiselle, de votre conseil dans cette conjoncture ; renverrai-je ce billet à son adresse sans sçavoir ce qu'il contient ?

CÉLIANTE.

L'amour excuse tout.

ARISTE *ouvre le billet & lit :*

» Je vous attends, mon cher Monsieur, » ce soir à souper chez moi ; ne manquez pas » de vous y rendre.

Quelle infidélité ! vous l'entendez, Mademoiselle, c'est Florimon que Clarice invite à souper chez elle.

CÉLIANTE.

Voilà qui se rencontre fort à propos pour vous aider à vous détacher d'une infidelle. Mais il me vient une idée ; ne seroit-ce pas encore-là une antidote de la même composition que Clarice vous prépareroit contre la jalousie ? s'est-elle apperçue que vous vous allarmiez de la maniere dont elle en use avec Florimon.

ARISTE.

Je lui en ai porté mes plaintes plus d'une fois.

CÉLIANTE.

Il ne faut pas chercher autre chose ; votre Maitresse emploie les mêmes remedes pour vous guérir de votre jalousie, que pour vous corriger de votre prétendue avarice.

ARISTE.

Puisse-t-elle m'en faire tant que je sois aussi guéri de mon amour : c'est bien le plus cruel de tous mes maux. Quelle étrange façon de se conduire !

conduire ! mais non, il n'y a rien dans tout ceci que de réel ; Clarice me trahit, elle aime Florimon ; je ſuis le plus infortuné de tous les hommes ſi je ne puis me détacher d'elle.

SCENE V.

CÉLIANTE, *ſeule.*

ET voilà préciſément le point où je veux le conduire ; le premier pas qu'il me faut faire pour le rendre ſenſible à mon amour, c'eſt d'éteindre la folle paſſion dont il eſt prévenu pour ma rivale. Elle eſt d'un caractere à ne point ſe démentir, je ne crains point qu'elle revienne ſur ſes pas ; mais ce que je crains c'eſt qu'Ariſte, appliqué comme il l'eſt, ne vienne à ſe perſuader que Clarice n'a pas tort de lui reprocher ſes défauts & de le forcer à s'en corriger ; mais je crois que j'ai paré ce coup par la maniere dont je viens de lui parler du procédé injurieux de Clarice.

TAYLOR INST. OXFORD

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, FLORIMON, NÉRINE.

FLORIMON.

IL faut avouer, Madame, que vous êtes d'un goût bien étrange : j'avois cru que l'expérience que vous avez acquise dans le monde vous auroit fait faire un meilleur choix.

CLARICE.

De qui donc, s'il vous plaît, entendez-vous parler ?

FLORIMON.

Je veux parler d'Ariste dont vous souffrez depuis long-temps les assiduités, & qui passe dans le monde pour celui à qui vous réservez votre main.

NÉRINE.

Encore s'il sçavoit payer cette faveur de

quelques centaines de louis d'or par an pour nos menus plaisirs; ce ne seroit que demi-mal. Monsieur en donneroit, lui, bien davantage.

FLORIMON.

Je suis assez connu dans le monde de ce côté-là, & Madame en seroit-elle à ignorer ce que je veux sur cet article ?

CLARICE.

Chacun a ses défauts comme il a ses vertus.

FLORIMON.

Cela est vrai; mais il y a du plus ou du moins, & en fait de vice, c'est au moins qu'il faut s'en tenir.

NÉRINE.

Et vous, êtes-vous, Monsieur, dans la classe des moins vicieux ?

FLORIMON.

Moi, j'en fais l'aveu, je suis un peu coquet & galant; mais malheureusement j'ai contracté cette habitude dans celle de la jouissance des faveurs dont un assez grand nombre de femmes de cette ville ont payé mon mérite.

CLARICE *à part.*

Cela eſt fort modeſte.

FLORIMON.

Plaît-il, Madame ?

CLARICE.

Je dis, Monſieur, que ces femmes-là n'ont rien fait de trop.

FLORIMON.

Dans la quantité il s'en eſt trouvé de toute eſpece ; j'ai rencontré des femmes de beaucoup de mérite, à qui j'ai tenu grand compte de ce qu'elles ont fait pour moi ; d'autres, au contraire, dans l'équité, doivent m'avoir obligation ; car, Madame, mes pareils ſont aſſez ſouvent dans le cas de faire par complaiſance ce qu'ils ne ſont pas par goût.

CLARICE.

Votre ſeul défaut eſt donc la coquetterie, encore tire-t-il ſa ſource de votre mérite : c'eſt ainſi qu'un trop grand bien engendre quelquefois un mal. Mais, voyons, faites-nous votre apologie.

FLORIMON.

Volontiers. Pour commencer je ſuis tout le

contraire de ce qu'eſt Ariſte ; je ſuis plus libéral qu'il n'eſt chiche & avare. Si j'avois le bonheur de trouver une femme qui voulût unir ſa deſtinée à la mienne, elle verroit rire dans sa maiſon une perpétuelle profuſion, je conſulterois ſon goût ſur les atours, ſur les ameublemens & les plaiſirs, &, à quelque prix que ce ſoit, je voudrois la ſatisfaire ; mon coffre ſeroit continuellement ouvert pour ſubvenir à la dépenſe de ſes plaiſirs.

NÉRINE.

Le coffre pourroit bien être ouvert ſans qu'il y eût rien dedans.

CLARICE.

Cette maniere de vivre-là ſeroit aſſez de mon goût, Monſieur ; vous êtes, en vérité, un homme charmant ; que n'êtes-vous amoureux de moi ? Votre libéralité me fait déjà ſentir je ne ſçais quoi pour vous ; enfin, je ſens qu'il ne m'en coûteroit pas beaucoup pour vous ſacrifier Ariſte.

SCENE II.

CLARICE, FLORIMON, NÉRINE, ARISTE *dans le fond du Théâtre.*

IL ne vous en coûteroit pas beaucoup pour ſacrifier l'amour d'Ariſte aux fatuités de Florimon, ingrate!

NÉRINE *à Clarice.*

Madame, Ariſte vous a entendu, le voilà aux champ, il a pris l'affirmative.

CLARICE *à Nérine.*

Je n'en ſuis pas fâchée.

à Ariſte.

Qu'eſt-ce, Ariſte? vous êtes triſte; eſt-ce une affaire de cœur qui vous embarraſſe?

ARISTE.

Une ſeule de cette eſpece occupe quelquefois plus que cent d'une autre.

NÉRINE.

Tout le monde ne les traite pas auſſi gravement que vous.

FLORIMON.

Pour moi je ſuis de ces Amans à qui l'amour déride le front. Je croirois mériter les diſgraces de ma maitreſſe ſi je me préſentois à elle avec une humeur noire. Si jamais j'ai eſſuyé quelque reproche, c'eſt pour avoir été trop peu ſérieux; mais ce reproche-là même m'a bien ſervi, puiſque c'eſt par-là ſouvent que nous avançons nos affaires auprès des femmes : réjouiſſez-les, faites-les rire, la beſogne eſt plus de moitié faite.

CLARICE.

C'eſt en effet ſurtout par cet endroit que vous ſçavez plaire.

ARISTE.

Il en eſt, Madame, qui, privés de cet avantage, ne peuvent en réclamer aucun en leur faveur.

CLARICE.

Ils peuvent en avoir de plus de conſéquence, mais non pas en amour.

SCENE III.

CLARICE, FLORIMON, ARISTE, NÉRINE, HECTOR.

NÉRINE.

VOILA quelque Belle qui en veut à votre complaisance pour elle, M. Florimon.

HECTOR *à Florimon.*

Monsieur, je suis chargé de vous remettre ce billet.

FLORIMON *après avoir lu.*

Cette femme m'excede avec ses rendez-vous. Voyons-la, cependant.

CLARICE, *à Florimon qui s'en va.*

Vous nous quittez? Souvenez-vous que je vous ai dit que je souhaitois que vous devinssiez amoureux de moi; je ne m'en dédis pas.

SCENE

SCENE IV.

CLARICE, ARISTE & NERINE.

NÉRINE, *à un bout du Théâtre, regardant Ariste qui est à l'autre.*

VOILA bien de quoi nous mettre du baume dans le sang.

CLARICE.

Si Florimon est par-tout comme auprès des femmes, c'est un homme accompli; il est d'une politesse qui m'enchante.

ARISTE.

En vérité, Madame, l'amour prend dans vos attraits des forces bien puissantes.

CLARICE.

J'entends, Ariste, j'entends ce que vous voulez dire; cela signifie que votre raison vous crie à pleine tête, qu'il faut vous mettre au-dessus des passions; qu'il est de votre gloire de vaincre l'amour que vous avez pour Clarice; que c'est une femme extraordinaire, pleine de caprice & de fantaisie, entiere dans

ſes idées ; mais moi je vous dis que cette raiſon n'eſt qu'une fanfarone qui n'avancera à rien ; vous aimerez même tout en condamnant votre amour.

ARISTE.

Il s'en faut de beaucoup, Madame, que mon amour ait le caractère que vous lui prêtez : au lieu de le blâmer, ma raiſon l'approuve.

NÉRINE.

Madame, voici des Marchands de bijoux à votre porte qui demandent s'il vous faut quelque choſe. Je vais les faire entrer.

Elle paſſe de l'autre côté du Théâtre.

Ariſte, je penſe, a une terrible fiévre.

SCENE V.

CLARICE, ARISTE, NÉRINE, DES MARCHANDS.

UN MARCHAND.

VOULEZ-VOUS, Madame, des Tabatieres, des Flacons, des Coûteaux, des Etuis à mouches, des Miroirs de poche ? voici des Marchandises de toute espece que je vous passerai à bon compte.

CLARICE.

Il me manque assez de chose ; il faut que je me monte un peu en bijoux puisqu'en voici l'occasion.

NÉRINE *à Ariste.*

C'en est une aussi pour vous, Monsieur, d'effacer chez Madame les impressions désavantageuses que pourroit lui avoir fait prendre votre refus de l'accompagner demain à sa partie de promenade.

ARISTE.

Votre Maitresse devroit bien prendre quelque moment où je fois plus en argent qu'à celui-ci.

NÉRINE *à part.*

Bon début.

SCENE VI.

CLARICE, ARISTE, LISIMON, CÉLIANTE, FLORIMON, NÉRINE, LES MARCHANDS.

FLORIMON *à Clarice.*

NOUS avons apperçu, Madame, de la fenêtre de M. Oronte, ces Marchands entrer chez vous; après que vous aurez choisi ce qui vous conviendra, nous pourrons faire chacun notre petit marché : à mon égard, j'ai plusieurs petits présens à faire ce soir; cela se trouve fort à propos.

ARISTE *à Clarice.*

Si vous voulez bien me le permettre, Madame, je vais avoir l'honneur de vous tirer ma révérence.

CLARICE, *le retenant par le bras.*

Restez, quand ce ne seroit que pour nous donner votre goût.

NÉRINE.

Ho ! mais j'entends bien auſſi moi que ce ſoit pour donner de l'argent, (*elle prend une Tabatiere de Nacre de perle, garnie de vermeil.*) Voici qui me conviendroit aſſez bien ; demandez votre payement à M. Ariſte que voilà.

FLORIMON *à Nérine.*

Attends donc, Nérine, Monſieur ne veut peut-être faire de dépenſe qu'autant qu'il en faut pour faire ſes galanteries à ta Maitreſſe.

CLARICE, *après avoir paſſé pluſieurs Bijoux en revue.*

Je m'en tiendrai à ce coûteau. De quel prix eſt-il ?

LE MARCHAND.

Je ne puis le donner moins de quatre louis ; vous remarquez qu'il eſt à deux lames, garni d'argent, & que les petites pierres ſont fines.

FLORIMON *à Clarice.*

C'eſt Ariſte qui vous en fait préſent ; il n'eſt pas homme à y regarder de ſi près.

NÉRINE, *à part.*

Je jurerois bien, moi, qu'il ne voudroit jamais

avoir regardé le Marchand, ni ſa marchandiſe, ni de près ni de loin.

CLARICE.

Allons, finiſſons cet article; chacun après s'arrangera à ſa fantaiſie.

ARISTE, *après avoir examiné le coûteau.*

Je croyois, Madame, que vous en aviez un de meilleur goût que celui-là.

CLARICE.

Il ne me plaît pas tant.

FLORIMON *à Clarice.*

Ah! voici le plus joli miroir de poche qui ſe ſoit encore vu; daignez l'accepter de ma main.

CLARICE.

Je crains qu'Ariſte ne ſoit jaloux de me voir accepter votre préſent avant le ſien.

NÉRINE.

Il a beſoin d'exemple pour l'encourager à bien faire.

ARISTE *au Marchand.*

Combien vous faut-il au juſte pour ce coûteau?

LE MARCHAND.

Le prix que j'en ai dit à Madame ; il eſt de quatre louis, ſans en rien rabattre.

ARISTE.

Je n'en donnerai que le tiers.

NÉRINE *à Ariſte.*

Eſt-il honnête de tracaſſer ainſi ? vous n'y penſez pas de chipoter de la ſorte, tandis qu'on n'a pas vu ſeulement M. Florimon faire ſon marché.

ARISTE *avec vivacité.*

Je ne veux pas être dupe, moi. (*Au Marchand.*) Quel eſt votre dernier mot ?

LE MARCHAND.

Je vous l'ai dit, Monſieur, je n'ai pas deux paroles.

ARISTE.

Je ne le prendrai pas à ce prix.

CLARICE.

Vous avez raiſon de ne le prendre pas ; vous ſçaurez que mon intention n'étoit pas de vous occaſionner cette dépenſe, je voulois

ſeulement voir juſqu'où pouvoit aller votre avarice ; je voulois que tant d'honnêtes gens qui ſont raſſemblés ici en fuſſent témoins, afin que, rougiſſant devant eux d'un procédé auſſi incivil, cela pût vous ſervir de leçon pour l'avenir.

CÉLIANTE *à Ariſte.*

L'obligeante Réformatrice des défauts d'autrui !

SCENE VII.

LISIMON, CÉLIANTE, ARISTE.

LISIMON.

JE ne connois rien au procédé de Clarice ; qu'eſt-ce donc que tout cela ſignifie ?

CÉLIANTE.

Cela ſignifie, Monſieur, que Clarice eſt d'un caractère à ne pouvoir ſupporter les défauts d'autrui ; que loin d'employer la douceur & les ménagemens pour en faire revenir, elle met en uſage les remedes les plus violens, elle cherche à faire renaître les occaſions de rechûte au malade, & croit pouvoir le guérir à force de ſouffrances.

LISIMON.

C'eſt à quoi il faut que vous faſſiez, mon fils, une ſérieuſe attention; tous tant que nous ſommes, nous avons nos défauts; nous avons donc beſoin d'indulgence dans les autres, mais ſur-tout dans une épouſe avec qui on uſe moins de réſerve, & à laquelle on ſe montre tel que l'on eſt.

ARISTE.

Hé bien! que faut-il donc que je faſſe? qu'exige-t-on de moi?

LISIMON.

Que vous renonciez pour toujours à Clarice.

ARISTE.

Que je renonce à Clarice! hélas! eſt-il aſſez en mon pouvoir de le faire? il ſemble que mon amour s'enflamme à proportion qu'elle cherche à l'éteindre: non, tant que je ſerai à portée de voir Clarice, quelque réſiſtance que ma raiſon faſſe, je ne ſens que trop que la force du penchant qui m'entraîne vers elle ſera victorieuſe.

LISIMON.

S'il en eſt ainſi, la fuite eſt le ſeul parti que

vous ayez à prendre; croyez-moi, éloignez-vous. L'on vous propose de tous côtés des emplois honorables ; choisissez-en un dans la Province qui vous plaira le plus.

ARISTE.

Hé bien! puisqu'il le faut, je consens de m'éloigner ; je me dérobe à mon amour, je m'arrache à Clarice, je vais tenter tout ce que je puis; mais si je m'apperçois que l'absence ne mette aucun remede à mon mal, si les charmes de Clarice, gravés en traits de flamme dans le fond de mon cœur, ne peuvent s'effacer, si la perte que je fais en la quittant m'est toujours également sensible ; enfin, si le désir de la posséder se perpétue chez moi avec la même ardeur, je vous en préviens, je ne tarde pas à revoler vers elle. En lui annonçant mon départ, gardez-vous bien de lui en dire les motifs, & ayez soin de lui persuader que je reviendrai fidele.

SCENE VIII.

LISIMON, CLARICE & NÉRINE.

LISIMON.

JE vous vois, Madame, fort à propos pour vous annoncer le départ de mon fils, je m'acquitte de la promesse que je lui ai faite de vous porter ses adieux.

CLARICE.

Les adieux d'Ariste! Où va-t-il donc? quelle affaire si pressante? n'auroit-il pas dû me voir? Est-il parti?

LISIMON.

Vous pouvez bien juger, Madame, que si les circonstances lui eussent permis de rester un instant de plus, il l'auroit employé à voir ce qu'il aime; mais la nécessité de conserver les biens d'une succession qui vient de s'ouvrir en faveur de quelqu'un pour qui mon fils s'intéresse, l'appelle à l'instant en Bretagne.

CLARICE.

Dans quel tems compte-t-il être de retour?

LISIMON.

Mon fils l'ignore, Madame, & je l'ignore aussi.

CLARICE.

Ho! ne croyez pas que je sois la dupe de tous ces vains discours; vous & quelqu'un, que je ne nommerai pas, vous êtes apparemment étudiés à me noircir dans l'esprit de votre fils; parce que vous avez les yeux fermés sur ses défauts, vous vous imaginez que c'est lui vouloir du mal que de chercher à l'en corriger; & dans cette idée, vous êtes parvenu à lui persuader que la pire situation est de passer sa vie avec quelqu'un qui ne sçait pas en faire grace; vous m'avez peint avec ses couleurs, & vous avez cru votre tendresse, & même votre devoir paternel intéressés à l'éloigner de moi. Je ne m'amuserai pas à vous démontrer que vous avez tort; mais je veux que vous n'ignoriez point que si je regrette quelque chose dans tout ceci, c'est de n'avoir pas eu le temps de redresser les idées que vous avez fait prendre à Ariste sur mon compte, & de n'avoir point étouffé dans son cœur le vice que vous y avez laissé germer; cela fait, toutes ses démarches m'eussent été indifférentes.

LISIMON.

Vous prenez tout ceci d'une façon bien étrange.

CLARICE.

Je le prends comme je crois le devoir prendre. Cela suffit.

SCENE IX.

CLARICE & NÉRINE.

CLARICE.

VOILA un évenement bien fatal à mon amour ! quoique j'aye prévu de loin ce dénouement, néanmoins le violent amour que je croyois qu'Ariste avoit pour moi sembloit m'assurer qu'il n'arriveroit point ; je suis bien punie de mon imprudence.

NÉRINE, *d'un ton ironique.*

Effectivement, vous avez de quoi vous allarmer ; la perte que vous faites, à tous égards, en vaut la peine.

Il est tems de vous le dire, Madame, je n'ai jamais pu concevoir de quelle façon,

vous qui avez été recherchée dans le choix des Cavaliers à qui vous avez permis de vous faire la cour, au point que vous avez sacrifié les avantages de la fortune à la bonne mine de l'un d'eux, qui a été possesseur de votre main, je ne conçois pas, dis-je, comment, avec cette inclination, vous avez pu souffrir Ariste un instant auprès de vous, lui qui n'a pas la moindre des qualités extérieures qu'il faut pour plaire à la femme la moins difficile; ni, pour les racheter; une fortune assez considérable; enfin, depuis que vous êtes veuve, je n'ai cessé de vous entendre dire que vous ne craigniez rien tant que de vous engager dans un second hymen; votre conduite me prouvoit que cette résolution étoit constante, puisque vous avez refusé nombre de partis plus avantageux qu'Ariste; pourquoi donc voudriez-vous aujourd'hui vous démentir, maintenant que vous jouissez de la liberté la plus complette, qui est si fort de votre goût? Qu'avez-vous besoin de vous assujetrir au joug d'un second mariage, de vous charger des soins d'un ménage dont vous n'avez que trop connu le poids insupportable?

CLARICE.

Toutes tes raisons, Nérine, sont excellentes; mais l'Amour est aveugle: j'aime Ariste

malgré ſes défauts ; autant pour lui que pour moi, je voulois l'en corriger ; je vois que je m'y ſuis mal pris.

NÉRINE.

Il eſt cependant de votre gloire, Madame, d'oublier Ariſte.

CLARICE, *triſtement.*

L'oublier, ma chere Nérine ; ah ! cela eſt bien difficile ; j'ai beſoin de tout ton ſecours. Dis-moi qu'Ariſte n'eſt qu'un ingrat & un perfide qui ne m'a jamais aimé, ou qui ne m'aime plus ; dis-moi que ſon éloignement eſt moins un remede, après lequel il court, contre un amour qu'il ne reſſent point, qu'un aſyle qu'il va chercher loin de moi pour y cacher le parjure & la trahiſon, peut-être même pour y conſommer ſon crime plus librement en s'engageant dans d'autres liens . . . Mais non, dis-moi plutôt, ma chere Nérine, dis-moi qu'Ariſte eſpérant inutilement de trouver dans l'abſence un remede contre ſa paſſion, l'amour ne fera qu'attiſer le beau feu dont il brûle, qu'il reviendra inceſſamment vers moi plus tendre que jamais, qu'il y reviendra corrigé de ſes défauts, ou que j'aurai plus de patience pour les ſupporter.

NÉRINE.

Laiſſez faire le tems, c'eſt le vrai Médecin de l'Amour ainſi que de la douleur. Madame Argante nous attend à ſouper chez elle : hâtons-nous de nous y rendre.

FIN.

78793157

J.G. Aspin
4.5.79
£24.00

UH7.